UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05518847 8

APOLOGÉTIQUE VIVANTE

Les Convertis d'hier

François COPPÉE, Ad. RETTÉ, J.-K. HUYSMANS
Paul BOURGET, Ferdinand BRUNETIÈRE

par

ALEXIS CROSNIER
Prêtre
Directeur de l'enseignement libre dans le diocèse d'Angers
Professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest

PARIS
Gabriel BEAUCHESNE & Cie, Éditeurs
ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME & BRIGUET
Rue de Rennes, 117

1908
Tous droits réservés.
DÉPOT A LYON : 3, *Avenue de l'Archevêché*

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lesconvertisdhie00cros

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Les Convertis d'hier

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

APOLOGÉTIQUE VIVANTE

Les Convertis d'hier

François Coppée, Ad. Retté, J.-K. Huysmans
Paul Bourget, Ferdinand Brunetière

Par

ALEXIS CROSNIER

PRÊTRE

Directeur de l'enseignement libre dans le diocèse d'Angers
Professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest

LIBRARY

PARIS
Gabriel BEAUCHESNE & Cie, Éditeurs
ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME & BRIGUET
117, Rue de Rennes, 117

1908
Tous droits réservés
DÉPÔT A LYON : *3, Avenue de l'Archevêché*

Nihil obstat :
H. PASQUIER, Proton. apost.
censor.

IMPRIMATUR :
Andegavi, die 3ª Maii 1908.
† JOSEPH, Episc. Andeg.

AVANT-PROPOS

« Dis-nous donc, Marie-Madeleine, qu'est-ce que tu as vu dans le chemin? — Ce que j'ai vu? J'ai vu le tombeau du Christ, mais il était vide : car le Christ est vivant; je L'ai vu, Lui, glorieux, ressuscité[1]. » Ce chant, que l'Église catholique entonne gaiement au matin de Pâques, elle l'a répété souvent, Dieu merci, tout le long de sa route : non pour la résurrection des morts dont les tombeaux bordent la voie Appienne ou remplissent nos cimetières, mais pour des résurrections spirituelles, qui attestent l'indéfectible puissance du Christ et la vitalité de son œuvre ici-bas. Elle le redit, de nos jours où on prétend que son flambeau s'éteint, tout comme aux époques où son empire paraissait plus affermi, où elle rencontrait moins de contradictions dans sa marche à travers les civilisations et les peuples... C'est son chant d'éternel renouveau.

1. *Dic nobis, Maria, quid vidisti in via? — Sepulcrum Christi viventis, et gloriam vidi resurgentis.* Tiré de la prose *Victimæ paschali laudes.*

J'ai essayé de l'interpréter, à propos de plusieurs conversions récentes qui ont causé une vive joie à l'Église et lui ont apporté du même coup un grand appoint. Ces pages, données d'abord à l'excellente *Revue pratique d'Apologétique*, je les publie à part, avec des retouches légères. Il a paru qu'elles avaient leur place dans la bibliothèque nouvelle que M. Gabriel Beauchesne édifie sous ce titre : *Apologétique vivante*. Grand honneur pour elles et pour moi. Puissent-elles, répandues par le monde, y semer quelques idées justes, y faire quelque bien !

A. C.

Pâques 1908.

Les Convertis d'hier

L'Église catholique est toujours jeune, bien qu'elle compte déjà près de dix-neuf siècles de vie. Tant d'années, presque continuellement marquées par tant de souffrances, n'ont pas mis une ride à son front, pas plus qu'elles n'ont épuisé ni même amoindri sa fécondité.

Aujourd'hui, comme aux premiers jours, elle a une admirable faculté d'expansion. Sans doute, le « flambeau de la foi », au cours des âges, a pu passer d'une nation à une autre [1]. Et, dans les peuples qui sont restés foncièrement chrétiens, il ne brille pas toujours d'un pareil éclat; il y a même chez eux constamment, surtout aux époques de persécution, de lamentables déchets et des chutes qui étonnent. C'est que l'homme est un être faible et, ainsi que le disait Montaigne, « ondoyant et divers ».

Mais, comme la nature, qui, à chaque printemps, sème des fleurs sur les tombeaux,

1. Cf. le sermon de Fénelon pour le jour de l'Épiphanie.

l'Église catholique, en qui circule la vie de Dieu, répare incessamment ses ruines ; et, plus puissante que la nature, elle peut ouvrir les tombeaux pour ressusciter des morts. Ces résurrections s'appellent des conversions. Les enfants égarés, qui reviennent « du diable à Dieu[1] », selon l'énergique expression d'Adolphe Retté, sont plus ou moins nombreux, suivant les époques. Il semble toutefois que, par une compensation providentielle, ces retours soient plus pressés ou plus éclatants dans les jours où l'Église est plus persécutée : les souffrances et le sang des martyrs ne sont-ils pas la meilleure semence de chrétiens ? Nous ne les connaissons jamais tous : beaucoup de ces ressuscités demeurent dans l'ombre, ou par humilité, ou par une certaine pudeur qui les retient, ou encore par l'incapacité où ils sont de se raconter au public. Les autres — une toute petite minorité — nous révèlent leur âme, nous font part des moyens dont Dieu s'est servi pour les ramener de si loin, et, dans des confidences brèves ou longues, dans un livre ou dans un coin de discours, exposent largement, ou jettent d'un trait, les motifs de leur conversion. C'est sur les plus récents et les plus connus de ces convertis — pris dans le

1. C'est le mot de saint Paul, dans les *Actes des Apôtres* (XXVI, 18) : *ut convertantur... de potestate Satanæ ad Deum.*

monde des lettres — sur ce qu'ils nous apprennent d'eux-mêmes, et, par contre, sur ce qu'en disent nos adversaires dépités, que je voudrais présenter quelques idées à mes lecteurs.

I

Dans ces dernières années, l'Église a donc vu venir, ou revenir, à elle des lettrés d'une réelle valeur : Ferdinand Brunetière, Paul Bourget, Joris-Karl Huysmans, François Coppée, Adolphe Retté... A ces noms faut-il joindre ici, comme le font quelques-uns des nôtres : Paul Verlaine, « ce pauvre Lélian » qui, entre ses crises étranges, chanta si bien « ma mère Marie » ; et Francis Jammes, le candide poète symboliste à la manière tourmentée, qui s'égara d'abord dans la forêt ténébreuse, mais se tint quand même assez près de la petite église « habillée de feuilles » pour entendre tomber de son clocher rustique *l'Angélus de l'aube* et *l'Angélus du soir*, et, gagné par cette voix, rentra dans l'intérieur de l'église, où il trouva, par l'Eucharistie, la certitude et la paix? L'un et l'autre ont eu des mouvements pieux et de doux chants. Mais laissons, si vous le voulez, ces deux poètes, dont le cas est moins clair, pour nous en tenir aux autres écrivains.

De ces conversions, et des autres, l'Église ressent une joie profonde : tout comme le père qui voit rentrer l'enfant perdu, dans le récit évangélique. Quand le prodigue, revenu du lointain pays des erreurs et de la passion, rentre à la maison familiale, il n'est sorte d'attentions et de caresses que son père ne lui fasse, jusqu'à paraître en oublier l'autre fils qui ne l'a jamais quitté, et que ces démonstrations étonnent. Et Jésus, qui voulait nous montrer dans le père très aimant l'image de notre Père qui est aux cieux, lui faisait répondre aux objections : « Ma joie est toute naturelle : car ton frère était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et le voilà retrouvé ! » D'ailleurs, pour amener cette histoire touchante, après avoir raconté la parabole de la brebis perdue et retrouvée, Jésus concluait : « En vérité, je vous le dis, il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pardon[1]. » L'Église de la terre fait écho, tout naturellement, à l'Église du ciel. Parce qu'elle a été envoyée, comme le Christ et par Lui, vers les brebis perdues de la maison d'Israël et de toute l'humanité, le retour de l'errant et du pécheur émeut son cœur de mère. Et, dans

1. S. Luc, ch. XVI, v. 10.

l'allégresse de la conquête, on dirait que volontiers elle oublie, elle aussi, les âmes justes après lesquelles il n'est pas besoin de courir. Mais ses fidèles, ceux qui sont demeurés justes, comprennent parce qu'ils aiment, et ne peuvent lui savoir mauvais gré de ce sentiment maternel. N'ont-ils pas appris, à l'école de Jésus, que nous avons tous le devoir d'être apôtres et de nous sacrifier pour nos frères pécheurs ?

A cette joie toute céleste, se mêle une consolation pleine de saveur : consolation, en effet, d'autant plus savoureuse et réconfortante qu'elle arrive en un moment plus critique. Comme aux jours les plus sombres de son passé, la tempête est, à nouveau, déchaînée contre l'Église. Ses ennemis, qui poursuivent en elle, d'une haine satanique, l'œuvre de Jésus-Christ, se sont promis de l'anéantir. Pour cela, ils s'en prennent à ces nations latines, où elle s'est implantée si longtemps et si fortement; et surtout à la France catholique, sa fille aînée, qu'elle avait pétrie de sa doctrine et de sa morale, qu'elle avait façonnée avec prédilection pour en faire, dans le monde, le missionnaire de la civilisation évangélique et le chevaleresque sergent du Christ : bien convaincus que, si elle croule, elle entraînera dans sa chute tout l'édifice chrétien. Ils font le siège

de l'Église de France, très savamment, et par tous les moyens, avouables ou non : par les journaux, dont ils sont les maîtres à peu près absolus, et où ils déversent sur elle l'insulte et la calomnie; par l'enseignement à tous les degrés, qu'ils emploient trop souvent à déchristianiser l'âme des petits enfants et des jeunes gens... Leur plan, élaboré dans les arrière-Loges, et qu'ils exécutent lentement, petit à petit, comme on donne un poison à faibles doses pour ne pas éveiller l'attention du malade qu'on veut tuer, est d'enlever à cette Église, après l'avoir dépouillée de ses biens et de ses honneurs, tout prestige intellectuel et toute influence sociale. Ils prétendent faire, autour d'elle, le vide et le silence. Mais voilà que celle que l'on croyait morte, ou près de mourir, se ranime et agit, et qu'elle fait des prosélytes jusque dans le camp des adversaires. Et des voix aimées et admirées, en qui on saluait le son du talent, de la science et de l'éloquence, s'élèvent en faveur du Christ et de sa doctrine. Les ennemis sont dans la stupeur. L'Église militante écoute avec joie, sourit, à travers ses larmes, à ces enfants qui viennent la secourir, et elle éprouve, à les entendre, un sentiment de fierté...

Oui, de fierté. Le mot n'est pas trop fort. Car ce mouvement des hommes d'esprit vers le

catholicisme, précisément à l'heure où toutes les troupes de la libre pensée se coalisent, au nom de la Science, pour lui livrer le plus formidable des assauts, est un hommage éclatant rendu à la vitalité de l'Église catholique. Je connais bien, et elle aussi, la parole du Christ, que l'on pourrait parfois lui objecter, pour rabattre sa fierté si légitime : « Je vous bénis, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux petits. Oui, Père, je vous bénis de ce que vous l'avez ainsi voulu[1]. » Ou cette autre de saint Paul, qui en est voisine : « Considérez votre vocation, mes frères : il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais ce que le monde tient pour insensé, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les sages[2]... » Mais, en bonne logique, ni Jésus-Christ ni saint Paul n'ont entendu, par là, donner un brevet d'ignorance à l'Église, ni exclure de son sein les gens d'esprit et les savants. Jésus enseigne, simplement, que les prudents et les sages doivent se faire humbles et petits pour être instruits par le Père céleste et entrer dans son royaume. Saint Paul répudie la sagesse

1. S. Matthieu, ch. xi, v. 25-26.
2. I *Ep. Cor.*, i, 26-27.

orgueilleuse de la chair et prêche la folie de la Croix...

Mais qu'était saint Paul lui-même, sinon le premier génie dont l'accession ait honoré notre foi, avant les Origène, les Basile, les Jean Chrysostome, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Thomas d'Aquin, les Bonaventure, les Pascal, les Bossuet, et tant d'autres, qui font à la famille du Christ une si belle couronne?

Comme lui, et sans renier leur raison, tous ces grands hommes se sont faits petits et humbles pour apprendre les choses du ciel. Et, à leur suite — pour nous cantonner dans la littérature, que Taine appelait justement une « psychologie vivante » — ceux dont j'évoquais les noms tout à l'heure, et d'autres parmi leurs frères, sans renier davantage leur raison, ont incliné leur « superbe », *superbia vitæ*, devant l'autorité de l'Église. L'un d'eux, le plus indépendant et le plus logicien, s'écriait à Lille, vaincu par la vérité : « Ce que je crois... allez le demander à Rome[1]! » à Rome, au Vatican, où siège le Pape, vicaire du Christ en terre. Tous ces convertis répètent la même parole. Et ce qui fortifie leur témoignage, c'est qu'ils viennent de toutes les régions de l'horizon

1. F. Brunetière, *Discours de combat*, 2e série : *Les raisons actuelles de croire*, p. 43.

littéraire : artistes aux sens très aiguisés, comme Huysmans; poètes au verbe harmonieux, comme François Coppée et Adolphe Retté; philosophes avertis, comme Georges Dumesnil[1]; sociologues, comme Paul Bourget; critiques, érudits, qui ont tout lu, tout approfondi, et qui ont, avec la flamme de l'éloquence, l'originalité de la pensée, bref « toute l'étendue du clavier » littéraire, comme se plaisait à le dire de lui-même Ferdinand Brunetière...

L'Église a bien le droit d'être fière de telles conquêtes.

— Mais quoi? me dira-t-on. Parce que de beaux talents rentrent dans l'Église, vous chantez victoire. Et vous ne comptez pas tous ceux, aussi respectables et aussi beaux, qui restent à la porte et qui narguent votre foi! Ce témoignage hostile, à tout prendre, infirme l'autre...

— En aucune façon. J'admets volontiers que, si tous les hommes d'une haute valeur intellectuelle demeuraient hostiles ou indifférents à notre foi, il y aurait contre elle une assez forte présomption; et ce serait pour les faibles,

1. Cf. de Georges Dumesnil, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Grenoble, *Le Spiritualisme* (*Société française d'imprimerie et librairie*, 1895) et la Revue nouvelle qu'il dirige depuis un peu plus d'un an, l'*Amitié de France*, où il a pris et gardé une si bonne et si courageuse attitude à l'égard de la vérité catholique. (*Gabriel Beauchesne*, éditeur.)

à tout le moins, un grand scandale. Tel n'est point, Dieu merci, notre cas. Mais, sans prétendre expliquer le *mystère* de la prédestination, ni pénétrer dans la vie intime des âmes, il n'est peut-être pas très difficile de trouver des motifs à l'indifférence des uns, à l'hostilité des autres. Les indifférents sont, incontestablement, les plus nombreux. Certes, il y a lieu de partager l'étonnement de Pascal sur la mentalité de gens qui se préoccupent si peu du seul grand problème de la vie. Mais l'ignorance religieuse, qui se propage d'une façon effrayante, la poursuite perpétuelle de ce que Pascal nommait le « divertissement », ou des occupations qui deviennent, dans notre vie enfiévrée, de plus en plus absorbantes, toutes ces causes, si elles n'excusent rien, rendent raison quelque peu d'un si étrange état d'âme. Quant aux gens hostiles, cherchez bien : vous découvrirez qu'ils sont mis en branle ou par certaines passions mauvaises, lesquelles ne peuvent supporter la vue de la Croix, qui les condamne ; ou par la « superbe de l'esprit », qui fait les fronts orgueilleux et les genoux ankylosés ; ou bien — et ce fléau devient plus commun, trop commun, hélas ! de nos jours où nous assistons, sous l'influence de l'enseignement sans Dieu, à une renaissance du paganisme — par les préjugés haineux qu'a

déposés dans les âmes une éducation franchement naturaliste. Joignez-y que cette lutte, qui dure depuis le commencement du monde, entre la nature déchue et la « surnature », est, au moins chez nous, à l'heure présente, plus spécialement provoquée, entretenue, avivée, par les ambitions politiques et les promesses alléchantes du sectarisme triomphant. Bref, ce sont tous mobiles humains, trop humains, qui ne me semblent pas faire grand honneur à ceux qui leur obéissent, ni à la cause qu'ils défendent.

D'ailleurs, ici comme en toute chose, il ne s'agit pas de compter les témoignages, mais de les peser, pour en reconnaître la valeur et la force probante. Pour moi, il me paraît que, même à première vue, on ne saurait mettre en balance la sérénité laborieuse d'un Pasteur, l'honnête candeur d'un Coppée, la raison éloquente et vigoureuse d'un Brunetière, avec, d'autre part, le sectarisme étroit d'un Marcellin Berthelot (dont je ne conteste pas la science), ou le dilettantisme sceptique et amusé d'un Renan, ou les élégantes facéties d'un Anatole France[1]. Mais il faut aller plus avant. Et, pour savoir au juste ce que la conversion

1. Toujours aussi élégant, mais qui me semble plus facétieux encore, depuis qu'il a publié sa *Jeanne d'Arc*, dont je parlerai peut-être quelque jour.

de ces hommes de talent apporte non pas seulement de joie, de consolation et de fierté, mais de secours et de force, à l'Église, il est nécessaire de savoir quels motifs les ont déterminés à venir, ou à revenir, vers elle. C'est sur quoi je vous demande la permission d'insister.

II

Des motifs qui les ont ramenés à la religion, et, dans la religion, à l'Église catholique, les convertis ont essayé de nous en révéler quelques-uns. Notez bien que je ne dis pas *tous,* ni *complètement.* Ils nous ont appris, somme toute, les *occasions* de leur retour, et ils nous développent principalement les raisons qui les avaient touchés, au commencement du chemin : raisons d'ordre artistique, mystique, philosophique, moral, social ou même sentimental, celles qui leur ont paru des plus décisives pour eux, et qui, par là même, sont aptes à faire impression sur le plus grand nombre d'esprits et de cœurs. Les autres raisons, d'ordre plus intime, sont tout ensemble plus délicates à dire et plus complexes à débrouiller. Dans un discours célèbre, F. Brunetière, après avoir exposé les « raisons actuelles (et éternelles) de croire », ajoutait : « J'en ai d'au-

tres, j'en ai de plus intimes et de plus personnelles[1] ! » Ou il n'a pas eu le temps, ou il n'a pas eu le désir de nous les détailler. Nous respectons son silence, tout comme, d'autre part, nous faisons bon accueil aux révélations plus explicites d'un saint Augustin, d'un Coppée ou d'un Retté. Mais ai-je besoin d'ajouter que ni les uns ni les autres, en dernière analyse, n'ont pu prétendre nous dévoiler les touches secrètes de l'Esprit-Saint, le travail de la grâce dans leur âme ? Car ce travail est toujours un mystère ineffable.

Il n'est pas besoin de dire, non plus, que, la foi étant une vertu surnaturelle et, par conséquent, un don gratuit de Dieu, aucun d'entre eux n'a pu la mériter. L'affirmer et le croire serait de leur part, comme de la nôtre, une pure outrecuidance, en même temps qu'une hérésie. Mais, autant qu'il était en eux, ils ont coopéré à l'action de la grâce. Quand Dieu a parlé, ils ont répondu. Quand sa vérité s'est manifestée à leur esprit, ils se sont « laissés faire » par la

1. *Discours de combat*, nouvelle série ; *Les raisons actuelles de croire*, p. 45. Je lis, dans la *Revue générale* (août 1907) : « F. Brunetière... est entré dans l'Église, parce que l'Église était l'aboutissant logique de longues étapes patiemment et laborieusement parcourues, et parce que, seule, l'Église offrait à ce passionné pèlerin de la vérité ce que vainement il chercha ailleurs : un gouvernement, une tradition, une sociologie. » Elles sont justes, ces lignes de F. Van den Bosch. Mais F. Brunetière eut encore d'autres raisons plus *intimes*.

vérité [1], ou mieux, ils sont allés à elle franchement, écartant les mensonges qui auraient pu l'obscurcir à leur regard. Selon le mot de l'illustre Newman, ils n'ont pas *péché contre la lumière!* Et, parce que le catholicisme n'est pas seulement une croyance, mais une règle de vie, devenus croyants, ils ont vécu leur foi. Non pas que, pour donner cette pleine adhésion de l'intelligence et accomplir cet effort de volonté, ils n'aient rencontré en chemin aucun obstacle : nous savons que la lumière de la foi reste mêlée d'obscurité ; que la volonté humaine demeure toujours faible ; que c'est une chose longue, et difficile, de changer son cœur et de se faire comme un tempérament nouveau [2] ; mais ils ont lutté courageusement, ils ont prié et, la grâce aidant, ils ont triomphé. C'est un charme puissant que de suivre dans leurs ouvrages le récit des luttes intérieures dont le dénoûment apaisa leur inquiétude intel-

1. C'est le mot de Brunetière, dit à Besançon.

2. « La constitution même du cœur humain nous permet de comprendre les lenteurs de toute conversion religieuse... Cette démarche libre, par laquelle un homme intelligent fixe sa destinée, exige une longue préparation de l'esprit et du cœur. Ce que l'oreille a entendu, il faut aussi que le cœur l'entende ; ce que l'esprit a saisi, il faut encore que toute l'âme le goûte. Que de préjugés à dissiper, que d'impressions à effacer ! Et, comme la religion tient l'âme aux fibres les plus profondes, c'est un *tempérament nouveau* qui doit se substituer au tempérament ancien : c'est comme une seconde nature qu'il s'agit de créer. » (J. GUIBERT, *Le Réveil du catholicisme en Angleterre au XIX^e siècle*, p. 121. Paris, V^ve Ch. Poussielgue, éditeur.

lectuelle et mit fin aux hésitations de leur volonté. Bien plus,comme on ne saurait être bon chrétien en notre temps sans être un apôtre, ils se sont faits les apôtres de cette foi qu'ils ont laborieusement reconquise. En prose et en vers, F. Coppée chanta les bienfaits de la religion de Jésus-Christ. M. Paul Bourget, dans chacun de ses romans nouveaux, dans *l'Étape*, *Un Divorce*, même *l'Émigré*, s'est fait comme le prédicateur de la fécondité sociale du catholicisme.Les *Foules de Lourdes*, qu'est-ce autre chose qu'un hymne d'amour et de reconnaissance à la nouvelle Ève, à la Vierge, « Lumière de bonté qui ne connaît pas les soirs, Havre des pleure-misères, Marie des compatissances, Mère des pitiés », qui se révéla, sous le nom de l'Immaculée Conception, dans la grotte de Massabielle, à une humble pastoure de la montagne ? *Sainte Lydwine de Schiedam* est un livre étrange, assurément, mais combien empoignant ; et comme il s'éclaire d'une lueur fulgurante, quand on réfléchit que Huysmans, par l'héroïsme de ses dernières souffrances et de sa mort, l'a imprimé dans sa chair, après l'avoir écrit avec tout son cœur ! Ce n'est pas une exagération, non plus, d'affirmer que Brunetière est tombé sur la brèche, comme un vaillant soldat, en luttant pour la foi chrétienne, en voulant aplanir pour les

autres « les chemins de la croyance ». Ceux qui l'ont vu assis à la table du conférencier, qui ont contemplé la flamme aiguë de son regard et entendu sa voix martiale sonner la charge, sentaient que chacun de ses « discours de combat » diminuait d'autant ses forces et pompait le sang de ses veines. Et le dernier arrivé, Adolphe Retté, que fait-il maintenant, chez les Bénédictins exilés en Belgique, sinon d'achever la conversion parfaite dont il nous a raconté les débuts en un livre très émouvant, et de se former, dans la méditation et la prière, à la vie d'apostolat qu'il veut mener parmi le monde? En vous livrant ces réflexions, j'ai l'air de m'attarder ou même de m'écarter de ma route. Mais non : car ceci éclaire cela ; et de tels actes jettent un éclat singulier sur les motifs qui les ont produits.

Il est juste, et il m'est très doux, pour la même raison, de vous faire observer que nulle considération d'intérêt humain n'a pu influer sur leur décision. Au moment où ils se rangeaient résolument parmi les catholiques, l'Église n'avait aucun avantage matériel à leur offrir ; et l'État, tombé au pouvoir des Loges maçonniques, l'État, qui tenait rigueur à l'Église et qui allait se séparer d'elle, ou même qui venait de le faire, ne pouvait que leur savoir très mauvais gré de leur adhésion : car elle

tombait à point, comme un soufflet, sur la joue des persécuteurs. De fait, ainsi qu'il arrive dans la bataille, les ennemis leur furent injustes ; et leurs alliés nouveaux, parfois, furent oublieux. On sait, par exemple, que F. Brunetière avait ardemment désiré, comme couronnement de son brillant professorat, la chaire de littérature au Collège de France, et que, à cause de sa conversion, « au grand scandale du monde universitaire et lettré, cette ambition légitime fut déçue par la véhémence des passions politiques (et j'ajoute religieuses) et la pusillanimité des pouvoirs publics[1] » ; et que, l'année précédente, il fut le seul à être privé de sa chaire à l'École normale, sans compensation, alors que les autres maîtres de conférences étaient transférés à la Sorbonne. On sait, de même, que, pour avoir maladroitement conseillé à l'Épiscopat de France l'essai loyal de l'odieuse loi de 1905 sur la Séparation, il reçut en plein front, comme une injure, l'épithète de « soumissionniste ». Assurément l'écrivain et ses co-signataires s'étaient trompés. Pie X eut raison de ne pas se rendre à leur désir. Mais les catholiques n'eurent-ils point tort de faire fi de la bonne intention et, pour cela, de bouder l'athlète ? Encore un coup,

1. Eugène-Melchior DE VOGÜÉ, *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1907.

n'estimez-vous pas que les attaques des adversaires et l'ingratitude des amis font valoir puissamment le témoignage qu'ils ont rendu à l'Église catholique [1] ?

III

Ceci accordé, voyons donc quel est ce témoignage. Nous allons constater, sans peine, que les motifs qui l'ont dicté peuvent varier beaucoup, tout comme les tempéraments. Vous connaissez le proverbe : « Tout chemin mène à Rome », c'est-à-dire, si je ne me trompe, à la sainteté et à la canonisation qui la consacre aux yeux du monde. En repassant dans votre esprit les chemins divers que nos convertis ont parcourus[2], vous vous convaincrez

1. « Ce fait n'est-il pas très remarquable... que plusieurs écrivains laïcs, tout à fait indépendants et désintéressés, puisqu'ils ne peuvent attendre immédiatement de leur acte que des moqueries et des injures, confessent publiquement leur retour aux croyances religieuses ? (Il s'agissait de Huysmans, de Verlaine, de Brunetière et de lui-même.) Et n'est-ce pas là une preuve manifeste que, parmi tant de ruines accumulées par la banqueroute sentimentale philosophique, politique et sociale de cette désastreuse fin de siècle, la foi reste debout, pareille à ces imposantes cathédrales qui fermes sur leurs assises depuis tant de siècles, attestent la force inébranlable du christianisme et la permanence de l'Église ? (Coppée, *La Bonne Souffrance*, pp. 233-234.)

2. «Il y a bien des chemins qui mènent à la croyance. » Brunetière, *Discours de combat*, nouvelle série, p. 45. « Les arguments classiques ne peuvent avoir d'influence qu'en devenant pour chacun des *certitudes personnelles.* » (*Revue pratique d'Apologétique*, 1er décembre 1907, p. 344, article de M. Lebreton.)

aussi que de toutes les régions, même les plus éloignées et les plus étrangères, on peut et on doit revenir à l'Église. Il est très clair que « ni la vérité n'attire à soi toutes les intelligences par le même côté d'elle-même, ni la religion ne touche tous les cœurs au même endroit. Et, quoique individuels,... il n'y a pas un de ces « cas humains » qui ne pût servir de point de départ à toute une direction de l'Apologétique[1] ».

***

Le cas de F. Coppée[2] est le plus simple de tous. Dans la préface de la *Bonne Souffrance*[3], il nous a fait le récit de la révolution morale qui l'a rejeté dans les bras de Dieu. Elevé chrétiennement, il fut fervent jusque vers la quinzième année. Survint la « crise de l'adolescence » et, avec elle, les chutes. Par fausse honte, par crainte des aveux nécessaires, le jeune homme cessa de pratiquer. Puis, comme bien d'autres, il chercha, pour s'excuser, dans sa raison et dans la science, des arguments

1. Brunetière, *ibid.*, pp. 8, 9 et 10, note.

2. Pendant la réimpression de ces pages, F. Coppée est mort dans les sentiments de la plus vraie piété. Il a été escorté au cimetière par des milliers de ces ouvriers de Paris, de ces humbles qu'il avait chantés avec tant de délicatesse et de cœur. C'est un triomphe touchant qui me paraît supérieur à la pompe officielle commandée pour Victor Hugo.

3. Lemerre, éditeur, 1898.

métaphysiques. L'orgueil, qui avait commencé de le perdre, le maintint longtemps dans la voie écartée et lui fournit des prétextes pour légitimer la révolte des sens. Mais, il y a dix ans, Dieu lui ménagea l'épreuve salutaire de la douleur. La maladie le fit réfléchir : car il avait eu le bonheur de ne jamais abandonner, non plus que le respect de la vérité et le dévouement aux nobles causes, la croyance en Dieu et à la liberté humaine. Une première opération chirurgicale, faite à Pau, sembla réussir ; avec le danger, les idées sérieuses s'envolèrent. Mais le danger revint et nécessita une opération plus douloureuse et plus dangereuse. Alors il rentra en lui-même, fit appeler un prêtre, se confessa ; et n'osant, par scrupule janséniste, s'approcher de l'Eucharistie, il se mit, sur le conseil de son confesseur, à la prière et à la lecture de l'Évangile. L'Évangile, où il vit « briller la vérité comme une étoile », où il la sentit « palpiter comme un cœur [1] », lui refit une âme de petit enfant, humble et douce. La foi du premier âge se retrouva, lisible et vivante « comme les caractères de l'ancien manuscrit sur le parchemin d'un palimpseste [2]. » Quelques mois après, il communiait. Et depuis, victorieux et heureux, il exalta l'Église

1. *La Bonne Souffrance*, Préface, p. 13.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 245.

catholique : chez elle seule, en effet, on trouve, dans l'humble aveu de ses fautes, la paix parfaite et, dans l'Eucharistie, la nourriture adorable de l'âme. Et à son frère le pécheur, il conseillait charitablement le remède qui l'avait guéri : « Fais comme moi. Rouvre ton Évangile et reviens vers la Croix. Dépouillé de tout orgueil, présente-toi devant le tribunal fondé par Jésus, où siège une miséricorde qui dépasse nos rêves les plus sublimes de justice[1] ».

C'est, à tout prendre, le mot célèbre de Chateaubriand : « J'ai pleuré, et j'ai cru. » Seulement — est-ce une illusion ? — dans le récit de Coppée, je trouve une sincérité encore plus grande et une plus vraie humilité que chez le grand écrivain romantique.

***

C'est, non pas précisément de la douleur physique, mais de la plus profonde détresse morale, que Retté, un autre poète, est remonté vers Dieu. Il s'en retira par l'entremise de F. Coppée, devenu un apôtre de la vérité reconquise, qui lui dit, comme Jésus au lépreux de l'Évangile : « Allez et montrez-vous au prêtre. » Il y alla, et la paix descendit « dans son

1. *La Bonne Souffrance*, Préface, p. 260.

âme orageuse ». Le récit de sa conversion, « sincère et scrupuleusement exact », nous assure-t-il lui-même[1], écrit dans une langue savoureuse qui n'est pas la langue classique, bien agencé — j'allais dire *presque trop bien* par endroits, mais l'art tout seul ne détruit pas la sincérité — est, en somme, très touchant.

Adolphe Retté, né et baptisé dans la religion catholique, mais « élevé sans la foi », fut mis dans un collège protestant et suivit les pratiques de la confession d'Augsbourg. Il n'en garda qu'un vague théisme et un invincible éloignement pour la sécheresse de la religion réformée. A dix-huit ans, engagé comme soldat, il fit... tout ce qu'un soldat peut faire. Rentré dans la vie civile, il écrivit des livres où il mêla « l'érotisme au blasphème ». Socialisme, anarchie, collectivisme, radicalisme, paganisme orgiaque, bouddhisme brumeux, il traversa ces diverses hôtelleries sans trop s'y arrêter, allant de l'une à l'autre, dégoûté, enfin de compte, des hommes politiques avec lesquels il collaborait, mais haïssant encore plus le Christ, de cette haine mystérieuse que souffle l'enfer. Un jour, à Fontainebleau, où il avait annoncé pompeusement, dans une conférence, que la science amènerait l'âge d'or, des

1. *Du diable à Dieu*, p. 3. (Paris, Léon Vanier.)

ouvriers lui demandèrent, autour d'une table d'auberge, son *Credo* scientifique : et, en particulier, comment, sans Dieu, le monde s'est formé. Il balbutia, cita au hasard Lamarck, Darwin, Hæckel, Büchner et Moleschott, même Diderot ; et, comme on le serrait par des questions plus précises, il finit par avouer qu'il ne pouvait pas répondre. Ses interlocuteurs furent à peine ébranlés, confiants qu'ils étaient, les pauvres, dans la Science infaillible ! Mais le tourment du doute entra dans l'âme du conférencier, et n'en sortit plus pendant trois ans. Il perdit sa foi à la science et au progrès. Seulement le diable, par la débauche, le tenait toujours. Les seuls sentiments propres restés en lui étaient l'amour de la nature et l'amour de l'art. Dans une promenade qu'il fit en forêt, un passage de Dante sur les âmes qui se purifient en purgatoire le fit tressaillir par sa sublime beauté[1]. Et la question angoissante se dressa devant ses yeux : « Si Dieu existait ? » Il la chassait, poussé par une force intérieure qu'il attribue au démon. Il était contraint d'avouer, pourtant, que seule, parmi la versatilité perpétuelle des croyances et des choses humaines, l'Église catholique demeure immua-

1. *Le Purgatoire*, 2e chant : « Je vis — que ne la vois-je encore ? — une clarté venir sur la mer, d'une telle vitesse qu'aucun vol d'oiseau ne l'égale... »

ble, et que cette constance unique lui vient d'une cause plus qu'humaine ; que seule elle détient la vérité consolatrice...

Il commença de prier quelquefois. Mais, tout en priant et en demandant le secours des prières d'autrui, il se replongeait dans l'orgueil et dans l'amour sensuel. Et, comme jadis pour Augustin, il se faisait une lutte furieuse en lui, entre les lumières et les ténèbres ; et ses passions, qui redoutaient d'être congédiées, s'accrochaient à lui. Dans ces luttes torturantes, à Paris, il fut tellement découragé que la pensée du suicide s'empara de sa volonté. Il allait y succomber quand il vint trouver F. Coppée, qui le reçut avec une charité fraternelle et lui redonna un peu d'énergie morale. Devenu malade, et même au point de vomir le sang, il retourna aux champs, où, malgré ses velléités de rentrer dans le catholicisme, il écrivit un article sarcastique sur la conversion de Huysmans, à propos des *Foules de Lourdes*, et blasphématoire contre la sainte Vierge. Un pèlerinage à l'oratoire de Notre-Dame de Grâce, situé sur le rocher de Cornebiche, dans la forêt qui entoure Arbonne, — pèlerinage dont il fait un gracieux symbole, un peu trop arrangé à mon avis, de l'ascension de l'âme, par le calvaire de l'expiation, vers Marie, la grande consolatrice, — lui rendit confiance en la Vierge. Mais

l'orgueil était encore le maître dans son cœur et le subjuguait..

Je ne saurais analyser, comme il convient, les conflits dont ce cœur fut le théâtre, et où Retté met en scène véritablement, et fait parler, en même temps que lui-même, son bon ange et le démon : il faut lire ces émouvants colloques. Une fois de plus, comme le pauvre homme se croyait abandonné de Dieu, le désespoir le prit, et il fut sur le point de se pendre. Une « voix intérieure » l'arrêta, qui lui parlait de la miséricorde divine ; un regard sur le crucifix et un nouveau pèlerinage à Notre-Dame de Grâce le rétablirent dans la paix. Alors Coppée, qu'il avait supplié de l'aider, l'adressa, comme on envoie un malade au médecin, à un vicaire de Saint-Sulpice. Il eut le courage d'y aller, il vit M. l'abbé Motet, fut instruit par lui des vérités essentielles de la religion et des pratiques du chrétien, fit sa confession générale et communia. Première communion, dont il a écrit avec délices, en savourant « la paix radieuse qui régnait » en lui : « Ah! que ne peut-on arrêter le temps à cette heure solennelle de quiétude et d'innocence ! Pourquoi faut-il que le monde revienne vous obséder de ses bas appétits et de ses viles rumeurs ?... Sainte Eucharistie, qu'ils sont à plaindre, les ignorants et les égarés qui

méconnaissent vos vertus! Pour moi, je sais que vous êtes la source de tout bien, la fontaine d'espoir et d'énergie où, aux jours de tristesse et de découragement, l'âme puise le réconfort et la joie. Faites, ô mon Dieu, que je ne l'oublie jamais[1]! » Et, dans la solitude, il composa son livre, pour raconter ses luttes, ses souffrances, sa victoire, et pour remercier Dieu; œuvre, non de vanité, mais de pénitence et de réparation.

***

D'après l'histoire de Retté, vous avez pu voir comment, dans notre siècle rationaliste qui se vante de ne croire qu'à la science et aux faits positifs, le monde invisible, et même le mysticisme, reprend ses droits. Huysmans ne pense ni ne parle autrement que Retté : « Nous sommes dans l'obscurité, nous sentons vaguement, en nous et au-dessus de nous, des luttes qui toujours se recommencent et s'achèvent. La partie se joue à trois, entre Dieu, le démon et l'homme[2] »... Et il déclare être rentré, par la Mystique, au bercail du Bon Pasteur : « Ma foi ne repose ni sur ma raison (*en quoi il se trompe ou il s'exprime mal*), ni sur les perceptions plus ou moins certaines de mes sens :

1. *Du diable à Dieu*, pp. 197-198.
2. *Les Foules de Lourdes*, p. 28.

elle relève d'un sentiment intérieur, d'une assurance acquise par des preuves internes. N'en déplaise à ces caciques de la psychiâtrie et à ces barbacoles entendus, qui, ne pouvant rien expliquer, classent sous l'étiquette de l'autosuggestion ou de la démence les phénomènes de la vie divine qu'ils ignorent, la Mystique est une science résolument exacte. J'ai pu vérifier un certain nombre de ses effets, et je n'en demande pas davantage pour croire : cela me suffit[1]. »

Par *Sainte Lydwine, Les Foules de Lourdes*, *La Cathédrale* et d'autres œuvres, on s'aperçoit que Huysmans a fréquenté les grands auteurs mystiques; ses dernières années et sa mort admirable ont montré qu'il sut pratiquer héroïquement leurs conseils. C'est bien. Mais de quel tréfonds ténébreux et de quelles fanges il a surgi vers la lumière! Je m'avoue incapable, et peu curieux, de vous exprimer tout ce qu'eut d'abord de détraqué, de bizarre, d'artificiel, cette vie d'artiste raffiné, partagée entre l'orgueil et la luxure, égarée dans le spiritisme, le satanisme et le sadisme. Il disait plus tard, avec humour : « Il faut que Dieu ne

1. *Id.*, *ibid.* Je n'avais point à me demander ni à constater, dans cette étude, à quelle école de mystiques se rattache Huysmans ; si c'est aux Flamands et aux Espagnols, plutôt qu'aux Français, aux Italiens, aux Allemands. C'est chose en dehors de mon sujet.

soit pas difficile pour se contenter de gens comme moi[1] ! » Dieu n'est jamais difficile pour les âmes qui manifestent un humble et sincère repentir. Et Huysmans y arriva. L'expérience qu'il fit — laquelle est, Dieu merci, peu commune — lui fit toucher comme du doigt le surnaturel. Certainement, c'était le chemin le plus long pour *aller à Rome,* selon la remarque spirituelle de Coppée, qui ajoute, en résumant cette transformation miraculeuse : « Il y a quelques années, un attrait malsain lui faisait étudier les mystérieuses abominations du satanisme ; et à lire de suite *Là-bas* et *En route*, on pourrait croire — si l'on ne savait que le premier de ces deux récits est tout à fait imaginaire (*je le souhaite, et je voudrais en être aussi certain que M. Coppée*) — que Durtal, c'est-à-dire Huysmans, courut se réfugier à la Trappe au sortir de quelque messe noire. Ce qui est vrai, c'est que cet incroyable dédaigneux, cet homme si difficile à satisfaire en toutes choses, aussi bien en matière de style que de cuisine, en arriva un jour au dégoût de soi-même. Ce sentiment, qu'il a souvent exprimé avec la plus énergique franchise,

1. F. Coppée, qui rapporte cette parole, écrit humblement : « Et comme moi donc, ajouterai-je. J'ai entendu railler cette parole, que je trouve, au contraire, touchante. Pourtant elle est trop découragée, et il ne faut pas parler ainsi. » (*La Bonne Souffrance*, p. 231.)

devait prendre finalement, dans une conscience scrupuleuse, la forme du repentir. Quiconque se repent éprouve le besoin d'être pardonné : et il n'existe qu'un tribunal où l'indulgence soit infinie et l'absolution parfaite : c'est le confessionnal. Durtal se rua donc dans la pénitence — vous trouverez dans *En route*, sur cette crise d'âme, des pages d'une singulière et pénétrante émotion — et il fut désormais un chrétien. » Le chrétien fut dévot. Il goûta extrêmement, autant que le pouvoir prenant de la Mystique, les délices du plain-chant grégorien et le charme des vieilles cathédrales gothiques, non sans malmener très fort, par un reste de vieille habitude, ses nouveaux coreligionnaires qui n'avaient pas un sens artistique aussi aiguisé que le sien. Il devint même oblat de saint Benoît. Il fit mieux, beaucoup mieux encore : heureux de la vie intérieure et surnaturelle que seule l'Église catholique peut distribuer, il souffrit en héros et mourut en saint, béni et protégé par la Vierge de Lourdes !

*
* *

Paul Bourget, lui, n'est pas un mystique : c'est un philosophe, un sociologue [1], que ses observations et ses réflexions ont peu à peu

1. Cf. *Paul Bourget sociologue*, par Tancrède DE VISAN (Nouvelle librairie nationale, 85, rue de Rennes).

amené au catholicisme. Avant l'apparition du *Disciple*, qui fut comme la première étape de sa marche, on discernait déjà, dans le snobisme anglo-parisien, parmi le tourbillon du cosmopolitisme et les bagatelles des salons dorés où le romancier se complaisait, un philosophe qui faisait sa récolte de vérités sociales, et donc chrétiennes. En analysant les passions, il découvrait les remèdes qu'il faut leur appliquer. Il a écrit dans son *autobiographie :* « Parti d'un point de vue simplement positiviste, celui de la constatation indifférente, j'ai été conduit de la Psychologie à l'Éthique par la même nécessité qui fait qu'avec tout son scepticisme un médecin, assuré de son diagnostic, ne peut s'empêcher de s'interroger sur le remède. » Par quels degrés s'est faite son ascension[1]; comment l'élève de Stendhal et de Balzac, délaissant enfin le scepticisme, le pessimisme

1. Le mot de *conversion* ne fait pas peur à M. Bourget. Cependant il déclare qu'il en aimerait mieux un autre. Il a écrit, dans *Outre-Mer :* « ... Tel n'est pas mon cas particulier. On se convertit d'une négation, on ne se convertit pas d'une attitude purement expectative. Cette position d'analyste sans doctrine et, par conséquent, qui cherche, n'est qu'une des formes du doute méthodique. Il me serait aisé de montrer que, s'il y a eu développement dans ma pensée, il n'y a pas eu contradiction, et que l'avant-dernier chapitre d'*Un Crime d'amour*, l'épilogue de *Mensonges*, vingt passages de la *Physiologie*, les dernières pages du *Disciple*, celles sur la confession et le péché dans *Cruelle Énigme*, se raccordaient déjà entièrement à ce que j'ai appelé depuis l'*apologétique expérimentale*. » Soit. Parlons donc de développement et d'ascension.

ou le réalisme un peu brutal de ses premiers modèles, et dépassant Taine, son autre maître, s'en est allé vers des horizons plus élevés, plus larges, plus sains ; comment il a pu écrire l'*Étape*, et surtout *Un Divorce*, ce beau livre et cette bonne action qui veut protéger les âmes faibles contre la tentation permanente que leur offre une loi néfaste ; comment il est devenu un bon chrétien et, à sa manière, un soldat de l'Église et de Jésus-Christ : essayons de le démêler et de le dire rapidement.

D'où il partit, il va nous le dire : « La science (*toujours la Science !*) rend impossible toute croyance aux révélations du surnaturel et, du même coup, elle se proclame impuissante à résoudre les problèmes que la Révélation résolvait jadis[1]. »

Telle est l'antinomie que se formulait, au début, le philosophe, incroyant mais sincère et sérieux, tout ami qu'il fut des dilettantes. En s'efforçant loyalement de la trancher, il découvrit que la vraie science n'est pas du tout l'ennemie du surnaturel. Sa méthode fut l'étude *expérimentale* de l'âme humaine et de la société.

De l'âme humaine, prise *individuellement*. Y a-t-il une meilleure psychologie et une morale à la fois plus avertie et plus profonde

1. *Essais de psychologie contemporaine*, 1re édition, 1883, p. 82.

que celle du catholicisme, lequel impose à ses fidèles l'examen de conscience fréquent, conseille l'examen quotidien, montre en cela « l'importance infinie de la vie morale » et soutient efficacement la volonté dans sa lutte contre les passions ? La raison toute seule est souvent vaincue par les sens. Et que sont, contre les passions frémissantes, même les arguments du cœur, l'amour maternel et l'amour filial ? Des digues parfois trop faibles, que le torrent peut emporter. Mais la religion, et la religion catholique seule, met au cœur du croyant un amour efficace, *surnaturel*, et elle nous offre dans les sacrements, sources de la grâce divine, une force qui nous préserve contre le mal et nous relève après la chute [1]. D'où peut venir au catholicisme cette connaissance profonde et sûre de l'âme ? De Jésus-Christ, qui a fait l'âme et fondé, pour la soutenir ou la relever, le catholicisme. — Mais il y a des philosophes qui ne sont pas catholiques et qui ont une vie irréprochable : Monneron, par exemple, dans l'*Étape*. — Oui : Monneron et ses pareils, peu nombreux, sont d'honnêtes gens : « chrétiens dévoyés » qui marchent en vertu de la vitesse acquise et, avec les idées de justice et de solidarité, se sont refait une religion. Mais la masse des autres,

1. Cf. *Cruelle énigme*, *Terre promise*, *Mensonges* et *passim*.

les faibles, les tendres, eux qui n'ont plus de foi, que pouvaient-ils faire que de tomber ? Et ils sont tombés, et ils tombent. « Il leur fallait, oui, il leur fallait Dieu[1]. » D'ailleurs la philosophie toute seule, en face de la passion, regardez-la, écoutez-la. Elle est solennelle, sans doute ; elle prend un jargon scientifique et, en définitive, elle fournit des prétextes à celui qui veut succomber : ainsi pour Robert Greslou, dans le *Disciple*. D'ailleurs, que sont les incrédules ? D'ordinaire, des orgueilleux ou des sensuels[2]. Au moment critique, devant le danger, devant la mort, « aux heures affreuses », ils retrouvent en eux la religion avec le besoin de prier. En face du cadavre de son disciple, victime de ses leçons de philosophie, le vieil Adrien Sixte, qui se sait et s'avoue complice, sent monter à ses lèvres les premiers mots de l'oraison divine : *Notre Père qui êtes aux cieux*. La prière, cri instinctif du cœur souffrant, appel de l'homme à Dieu ! Elle a une « force surnaturelle ».

De l'âme sociale, ou, si vous voulez, de la société. Prenons seulement, à la suite de P. Bourget, quelques-uns des problèmes sociaux les plus angoissants.

1. *L'Étape*.

2. Darras, Monneron, Robert Greslou, dans *Un Divorce*, *l'Étape*, *Le Disciple*.

Le *divorce*, par exemple. Le voilà installé, au nom des principes modernes, dans notre législation. Que produit-il dans la pratique? Des « haines fratricides », des « heurts meurtriers », des « luttes horribles ». Vous appelez cela un progrès ; c'est un recul, une *régression*. C'est le règne du caprice, de la fantaisie individuelle. La monogamie, où tendent, dites-vous, les civilisations supérieures, vous l'avez remplacée par quoi? tout simplement par « une polygamie successive ». La famille, qui, par nature, a besoin de fixité, vous l'avez brisée, en la dispersant. Combien la religion catholique est plus raisonnable, à la considérer du seul « point de vue de l'observation pure »! Le P. Euvrard dit à Darras : « J'ai voulu ainsi vous faire toucher au doigt l'identité entre la loi de l'Église et la loi de la réalité, entre l'enseignement de l'expérience et celui de la Révélation. Dans son effort pour durer, la nature sociale aboutit précisément à la règle dont la Religion a fait un dogme[1] ».

L'inégalité des conditions sociales et la douleur. — N'est-ce pas, au fond, comme disait Brunetière, la vraie question sociale? Là-dessus que prêchent les philosophes, en dehors de l'Église, et particulièrement les socialistes? Deux idées magiques : le « bonheur univer-

1. *Un Divorce.*

sel », et la « justice absolue ». Le malheur est que cette doctrine « est construite à rebours des lois véritables de l'ordre social... Deux de ces lois, vérifiées depuis l'origine des âges, sont l'inégalité et la douleur ». La Révolution française les a totalement méconnues. Elle a exaspéré, en même temps, deux aspirations de l'homme, « vérifiées elles aussi à travers les âges : la justice et le bonheur ». Comme le christianisme, ici encore, est bien plus clairvoyant! Le chrétien ne ment pas au pauvre en l'encourageant ; « il ne lui dit pas : « Vous êtes ou vous serez mon égal » mais : « Je suis votre semblable. » Et, par la charité, dont il fait un devoir, il l'aide sans l'humilier[1]. Admirable économie de la Religion, qui peut seule, ainsi, étayer l'édifice social ! D'où lui vient-elle ? Évidemment de Dieu.

Arrivé à ce point de ses constatations expérimentales, à peine le philosophe avait-il besoin d'éclaircir encore quelques doutes : sur les rapports de la science et de la foi, pour reconnaître qu'elles ont deux domaines différents et que la science ne peut aucunement satisfaire le besoin religieux de l'âme ; sur les difficultés de l'exégèse, qui ne sont pas insolubles. Il voyait clair. Il n'avait plus qu'un pas à faire : croire. Et, Dieu aidant, il le fit : il

1. L'*Étape*.

adhéra au catholicisme, la seule religion dont les préceptes sont conformes à l'enseignement de l'expérience. Son catholicisme est donc « né d'une vision réaliste de la nature morale ». Sincère jusqu'au bout, P. Bourget a mis ses actes d'accord avec ses croyances.

***

Je ne sais si je m'abuse. Mais, à mesure que nous avançons dans cette énumération, ne trouvez-vous pas, avec moi, que l'horizon s'agrandit, et que l'effort apologétique, manifesté dans la vie et les écrits de chacune des nouvelles recrues, prend une importance plus considérable ? Avec Brunetière, il est plus original et plus vivant, de beaucoup, que chez les autres. Malheureusement, l'*Apologie* qu'il rêvait de construire, et dont il esquissa le plan devant un ami, un jour où il fut « merveilleux de verve dialectique, de vigueur persuasive et d'habileté constructive [1] » — comme il l'était souvent — il n'a pu la mener à terme. Belle construction, commencée avec tant de joie, mais que la mort a interrompue, et dont il reste de grands pans de muraille qui se dressent, menaçants et terribles, contre quel-

1. *Ferdinand Brunetière*, Notes et souvenirs, par Victor GIRAUD (Bloud et Cie), p. 28, note.

que erreur contemporaine [1]. Ce plan, M. J. Cartier a essayé de le refaire dans la *Revue pratique d'Apologétique* [2] : reconstitution ingénieuse et imposante, où il a négligé, parce qu'il ne faisait pas une étude critique, de signaler les lacunes, les crevasses et les faiblesses de l'œuvre, et, bien que Brunetière s'en défendît, une certaine tendance au fidéisme [3]. Mais ce qui nous intéresse pour l'heure, ce n'est pas tant l'*Apologie* elle-même que le chemin qu'a suivi l'écrivain pour y arriver.

Il a été long, celui-là aussi, mais combien curieux et instructif ! Des penseurs, des amis qui ont intimement pratiqué F. Brunetière, nous décriront avec détail ce qu'il se plaisait, comme Newman et Manning, à nommer son évolution religieuse, plutôt que sa conversion [4]. Conversion, ou évolution religieuse, ou éclosion, comme on voudra : le mot importe peu ;

1. *Pendent opera interrupta minæque Murorum ingentes...* (VIRG.)

2. 15 mars, 1er avril, 15 avril, 1er mai 1907.

3. Cf. *Discours de combat*, nouvelle série, pp. 20-23. Cf. *Science et Religion*. Son horreur de la « philosophie » lui faisait dire que Dieu ne se *démontre* pas, qu'il est objet de croyance, non de « science ». Ne parlons pas, non plus, de son explication du *symbolisme*.

4. A M. E. Trogan, qui avait exprimé la même idée, Brunetière écrivait : « Je vous sais gré, tout particulièrement pour les lecteurs de bonne foi, d'avoir insisté sur ce qu'il plaît aux autres d'appeler ma *conversion*, et qui en est bien une, si l'on veut, mais qui est autre chose aussi... » M. Trogan disait : *éclosion*. (*Correspondant*, 25 décembre 1906.)

le plus intéressant est de savoir comment se fit la chose.

M. Victor Giraud a eu grandement raison[1] d'appliquer à l'écrivain et au penseur ce qu'il avait dit lui-même du XIX^e^ siècle : « On l'a pu croire agité d'autres soins et, en effet, il l'a été. Mais, si la question religieuse n'a pas toujours été la première et la plus évidente de ses préoccupations, elle en a été certainement la plus constante, et disons, si on le veut, par instants, la plus sourde, mais en revanche la plus angoissante. » Dès le collège, en effet, ou, sans remonter si loin, lorsque, répétiteur dans une « boîte à bachot[2] », il commençait, en donnant toutes sortes de leçons sur les lettres, l'histoire, la philosophie, les sciences, et en particulier les mathématiques, d'acquérir une érudition universelle, son âme inquiète, j'allais dire son âme d'Alceste pessimiste, était tentée par le même problème qui tourmentait l'âme de Pascal : le problème religieux, qui « n'a pas cessé d'être celui qu'il faut que tout être qui pense, aborde, discute et résolve une fois au

1. Opuscule déjà cité (Bloud et C^ie^), pp. 24-25. Je l'ai pris comme guide dans les lignes qui suivent, et j'ai plaisir à le remercier des pages qu'il a écrites sur ce sujet. Cf. aussi *Ferdinand Brunetière*, par George FONSEGRIVE (même librairie).

2. L'Institution Lelarge, que M. Paul Bourget, pour y avoir travaillé trente-trois mois avec F. Brunetière, appelle « l'humble asile de nos jeunes ambitions ». (*Le Temps*, du 11 décembre 1906.)

moins dans sa vie [1] ». Écrivain, dans les articles très divers et très informés qu'il donne à partir de 1873 [2], qu'il s'agisse de littérature, de langue, d'art, d'histoire ou de philosophie, son esprit sérieux est hanté par l'idée religieuse : on la sent qui perce, même là où on l'attendrait le moins, et sous quelque forme que ce soit, presque dans tous ses travaux. Il lui arrive, en passant, d'asséner un coup de boutoir à l'Église et au dogme chrétien, au nom de cette science et de cette critique à qui, plus tard, il dira leur fait. Mais il n'y a nulle part de persiflage, à la manière d'un Renan ou d'un Anatole France : un Alceste ne saurait être un dilettante ! Sa curiosité, inlassable et insatiable, s'attaque, de préférence, aux livres religieux, catholiques ou protestants : il lit non seulement Bossuet, Bourdaloue, Pascal, Port-Royal, Fénelon, Massillon, Calvin,

1. Brunetière, *Etudes critiques* 3e série : *De quelques travaux récents sur Pascal*, p. 30. L'article était écrit en septembre 1885. En 1900, il répétait, avec plus de précision : « Croyons-nous ou ne croyons-nous pas que Dieu se soit incarné dans la personne de Celui qui s'est dit le Fils de Dieu?... C'est ici qu'une fois au moins dans notre vie tous, tant que nous sommes, nous devons répondre... » *Discours de combat*, nouvelle série, p. 42. Et en 1905, dans la Préface à l'ouvrage de M. l'abbé L. Picard sur la *Transcendance de Jésus-Christ*, il disait : « La question religieuse est au fond ou, pour ainsi dire, à la base de toutes les autres, et il n'y a qu'une question religieuse, qui précisément est celle de la « transcendance du christianisme » (pp. xiv-xv).

2. D'abord à la *Revue politique et littéraire* puis à la *Revue des Deux-Mondes*.

Vinet, mais les meilleurs ouvrages des théologiens de nos jours : Perrone, Franzelin... ; il étudie — est-il, parmi nous, beaucoup de laïques, et même de prêtres, qui en aient fait autant ? — les *Sommes* de saint Thomas d'Aquin. L'histoire religieuse le passionne : surtout les travaux sur les origines du christianisme, ceux d'Havet, de Renan, de Burnouf... Il avouait à M. Giraud que l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme*, d'Eugène Burnouf, avait retardé d'une quinzaine d'années son accession au catholicisme[1]. En philosophie, il fut longtemps sous l'influence d'Auguste Comte, de Darwin, d'Herbert Spencer, même de Schopenhauer. Il goûta beaucoup, jusqu'à la fin, au moins Comte et Darwin ; et, comme « on revient toujours à ses premières amours » — c'est la chanson populaire qui le dit, et elle a raison, — vous savez comment, une fois converti, il prétendit utiliser en religion le positivisme de l'un, malgré les agrégés de philosophie, et en littérature la théorie sur l'évolution, de l'autre. Mais, avant sa conversion, il cherchait, dans le même courant d'idées, si le positivisme ne pourrait pas fonder une morale qui tiendrait la place des religions disparues ; vous savez encore que le philosophe devenu catholique, mais ayant gardé, en bon positiviste, en

1. *Ferdinand Brunetière*, p. 26.

bon disciple du savant consciencieux que fut Claude Bernard, l'amour du *fait*, montra, par les faits, que, si la question sociale est une question morale, il est impossible de séparer la morale de la religion, et que la question morale est donc une question religieuse. Mais alors, avant la visite au Vatican, c'est-à-dire pendant plus de vingt années de production littéraire, de 1873 à 1894, il tâtait le terrain; il se documentait par des lectures innombrables, par une étude comparée des religions, et surtout des religions chrétiennes, grecque, protestante, catholique; il interrogeait la terre et le ciel. Déjà, cependant, cherchant à établir la morale, et la morale sociale, il avait vu que la science et la philosophie ne pourraient la constituer, et que seul le catholicisme l'avait réalisée[1]. Au penseur, qui était sincère et qui aimait la vérité, le ciel répondit, par une lumière qui se fit, de jour en jour, grandissante. L'occasion fut un voyage en Italie (1894). « Simple voyage d'agrément et de curiosité, quoi qu'on en ait pu dire » — ainsi s'exprime une note inédite qui nous résume son entretien avec Léon XIII et qu'il faudra bien publier quelque jour[2], — mais voyage qui se termina

1. Il revenait encore sur cette idée, en 1905, dans la Préface au livre de l'abbé L. Picard (pp. XI-XIV).

2. Elle a été publiée par M. V. Giraud dans la *Revue des Deux-Mondes*, n° du 1er avril 1908.

par une visite au Vatican. L'impression produite par la vue et la parole de « ce grand vieillard » fut profonde : ce fut la « chiquenaude » initiale qui détermina l'ébranlement moral décisif, lequel avait été déjà préparé sans doute, comme il arrive toujours en pareil cas, par les mille menus faits de la vie intérieure et subconsciente. On sait le reste[1]. »

Le reste, ce fut d'abord l'article qui suivit la visite, coup droit porté à une science infatuée d'elle-même et incapable de tenir d'exorbitantes promesses : « Les temps ne sont pas très éloignés de nous où l'incrédulité savante passait communément pour marque, ou pour preuve, de supériorité d'intelligence et de force d'esprit[2]... » Le ton était une éloquence contenue, mais aussi, par moments, une ironie grave et cinglante. Dans un banquet célèbre, Marcellin Berthelot protesta au nom de la science ; et, sans banquet, quelques théologiens, pour d'autres motifs que M. Berthelot.

Le reste, pendant cette polémique très bruyante et à la suite, ce fut la conquête, par

1. *Ferdinand Brunetière*, p. 27.

2. *Questions actuelles : Après une visite au Vatican*, p. 3. L'article parut, dans la *Revue des Deux-Mondes*, le 1er janvier 1895. La visite avait eu lieu, le 27 novembre 1894. Je n'ai pas à résumer la campagne qui suivit.

F. Brunetière, du catholicisme intégral qui est à la fois une croyance et une vie.

Il prit l'offensive contre ceux qui avaient « la haine de la vérité ». Successivement il donna : le 1er mai 1895, dans la *Revue des Deux-Mondes*, *La Moralité de la doctrine évolutive*, où il prouvait que de la nature, telle qu'elle est, on ne peut tirer aucune morale ; le 2 février 1896, à Besançon, une grande conférence, sur *La Renaissance de l'idéalisme*, qui fut, pour lui, comme la première étape sur le chemin ; et, dans cette même année, une préface au livre de M. Balfour : *Les Bases de la croyance*. Dans cette préface, il avouait que la science pure était incapable de démontrer la notion de l'Absolu et de l'Inconnaissable, et qu'on ne dépasse la science que par la croyance ou la foi.

Le 19 novembre 1898, au Congrès de Besançon, au Kursaal, il faisait une magnifique conférence sur le *Besoin de croire*, qui est inné et s'impose à tous les hommes. Il ne pensait pas avoir le droit d'aller plus loin : c'était pour lui, disait-il, une question de franchise et de dignité personnelle. Il terminait ainsi : « Aucun de nous n'est le maître du travail intérieur qui s'accomplit dans les âmes... Et pourquoi, si c'est un grand pas de fait, n'en ferais-je pas un jour un autre, et un plus décisif ? » Le soir,

au banquet, répondant à un toast, il disait : « Je me laisse faire par la vérité[1]. »

Le 18 novembre 1900, à Lille, au XXVII[e] Congrès des catholiques du Nord, il développait les *raisons actuelles* — et éternelles, philosophiques, politiques, historiques — *de croire*. Un pas plus décisif était fait. « Vous, cependant, qui parlez ainsi — me demandera-t-on peut-être, et on me l'a souvent demandé,— que croyez-vous?... Ce que je *crois*... non ce que je *suppose* ou ce que j'*imagine*, et non ce que je *sais* ou ce que je *comprends*, mais ce que je *crois*... allez le demander à Rome ! » Il était, dès lors, catholique romain, parce qu'il avait jugé que là seulement, dans le catholicisme, son besoin de croire était satisfait, et ses motifs aussi.

Le reste, enfin, ce fut la pratique chrétienne, humble — complète? non tout à fait[2]; — et le

1. Un auditeur écrit : « Nous avons connu là une de ces minutes supérieures qui à elles seules valent que l'on ait vécu... Quand enfin M. Brunetière dit : « Messieurs, je n'ai eu d'autre « mérite que de m'être laissé faire par la vérité », nous eûmes la claire vision d'un ciel supérieur, le ciel ouvert de la conscience et de l'âme. De ces mots si simples jaillit comme un éblouissement. » (*F. Brunetière*, par Georges FONSEGRIVE, pp. 30-31.)

2. La mort arriva le 9 décembre 1906, à dix heures du matin. « Il l'avait très noblement attendue, la sinistre visiteuse ; cependant elle vint comme un voleur, selon le mot de la Bible, elle le surprit dans le moment même où il se préparait en pleine conscience à remplir tous les devoirs qui ouvrent les horizons de l'espoir chrétien. » (*F. Brunetière*, par George FONSEGRIVE, p. 43.)

fruit principal, ou public, devait être son œuvre d'apologétique *catholique*, « construction synthétique à triple étage », dont il n'a pu terminer qu'une partie, l'*Utilisation du positivisme*[1] ; apologie qui aurait été, pour nos contemporains, je ne dis pas aussi géniale, mais peut-être plus convaincante, en faveur de la vérité catholique, que celle de Pascal, s'il est vrai que Pascal, sa première pensée ayant singulièrement dévié par suite des événements où il fut mêlé, y aurait voulu surtout prouver la vérité du Jansénisme et défendre Port-Royal contre ses ennemis[2].

Triomphe de la vérité, qui fut éclatant, mais ne s'obtint pas sans combat. Je veux citer encore ces lignes : « Si l'adhésion finale ne s'est pas faite sans lutte ni sans trouble — particulièrement à propos des livres de l'abbé Loisy[3] — elle s'est faite pourtant, loya-

1. Les deux autres étaient : *Les Difficultés de croire* et *La Transcendance du Christianisme*.

2. Maurice Souriau, *Moralistes et poètes :* Le jansénisme des *Pensées* de Pascal, pp. 3-42. (Paris, Vuibert et Nony, éditeurs.) Cf., R. P. Longhaye, *Études* sur le XVII^e^ siècle.

3. Il faisait cette confidence en 1900 (novembre) : « L'exégèse, les conquêtes de l'exégèse, les horizons lointains, profonds et attirants, que nous ouvre l'exégèse, tout cela, Messieurs, a fait jadis la joie et le tourment de ma jeunesse. J'ai cru — vous vous rappelez peut-être que c'est l'expression de Renan — « à la science des produits de l'esprit humain » ; j'ai lu et relu passionnément la *Vie de Jésus* du D^r^ Strauss ; et j'ai cru retrouver l'Évangile dans le *Lotus de la bonne loi*. Sur la parole de ceux qui ne savaient pas l'hébreu, j'ai failli croire à la

lement et profondément; et il a eu peut-être d'autant plus de mérite à la faire et à la maintenir que, s'il a trouvé, il l'avouait parfois, dans le catholicisme, de grandes satisfactions d'esprit et « l'apaisement de son inquiétude » intellectuelle, les profondes satisfactions du cœur lui ont toujours été refusées, et c'est à celles-là qu'il eût tenu le plus. » Et si je vous ai cité ces lignes, c'est pour faire ressortir encore, non seulement le mérite du lutteur, mais l'hommage, flatteur et probant, de premier ordre, qu'une pareille adhésion, venant d'une belle et vigoureuse intelligence, rendait au catholicisme.

J'aurais pu insister avec plus de force et détailler tous ces témoignages, surtout le dernier, celui de F. Brunetière. Mais j'en ai dit suffisamment, il me semble, pour le but que je me

« modernité des prophètes »; et, sur le témoignage de ceux qui ne savaient pas le grec, j'ai admis que la vérité des mystères dépendît d'une interpolation dans un verset de saint Jean. Mais j'ai réfléchi depuis lors — car à quoi s'emploierait l'existence d'un homme qui ne s'est intéressé qu'aux idées ? — et j'ai vu que l'exégèse, passant à côté de la vraie question, n'en demeurait pas moins elle-même tout ce qu'elle est, mais ne touchait pas au fond des choses, ni ne pouvait l'atteindre. » (*Discours de combat,* nouvelle série, pp. 38-39.) Sous l'ironie et le tour légèrement paradoxal de l'orateur, on sent la vraie pensée de l'écrivain et du chrétien. Il sera, quand même, très intéressant de savoir un jour quels troubles le mauvais *petit livre* a semés en lui.

suis proposé. Ainsi, des cinq écrivains qui sont revenus à la foi, hommes d'intelligence et de cœur, il n'en est aucun, de quelque détresse physique ou morale qu'il soit parti, qui n'ait senti en lui-même d'abord le besoin d'une religion, et qui, pour le satisfaire, se soit adressé à un autre hôtel-Dieu que celui de l'Église catholique. — C'est vrai, me répliquerez-vous peut-être. Mais que faites-vous de Taine ? Il était en chemin, lui aussi, vers la vérité. Il est mort, dites-vous, sans l'avoir totalement conquise ; or, né catholique, il a voulu se faire enterrer selon le rite protestant ! Ce grand honnête homme ne renverse-t-il pas, par cette décision finale, votre laborieuse argumentation ? — Pas du tout. En faisant cela, il n'a pas prétendu donner l'adhésion de son esprit à l'Église protestante. Il a voulu avoir un enterrement religieux pour ne pas procurer aux sectaires le plaisir, et aux chrétiens le scandale, d'un enfouissement athée. Mais, d'autre part, comme il n'était pas pleinement revenu à la foi catholique, il n'a pas voulu simuler des sentiments et une croyance qu'il n'avait pas encore. S'il s'est arrêté en route, ou plutôt s'il n'a pas eu le temps d'entrer dans la terre promise où il paraissait se diriger, Dieu seul pourrait nous en dire la raison. Les autres, dont je vous ai parlé, ont eu, en correspon-

dant à la grâce offerte à tous, et plus de bonheur certainement, et probablement — pour ne pas dire encore certainement, parce que nous sommes ici en plein mystère — plus de courage, plus d'obéissance, plus d'esprit de prière et plus d'humilité[1]...

IV

F. Coppée, Ad. Retté, J.-K. Huysmans, Paul Bourget, F. Brunetière, ne sont pas partis du même point initial; ils n'ont pas suivi le même chemin; mais ils sont arrivés au même but. Sans doute, tous ces retours sont des « cas individuels »; la vérité, qui est une, a diverses faces; chacun de ses innombrables aspects

1. Pourquoi ne citerais-je pas, ici encore, Brunetière? Il a dit d'Auguste Comte, à qui un peu d'humilité a manqué pour faire le dernier pas : « Manquer d'humilité, vous le savez, hélas! c'est ce qu'on pourrait appeler la *grande hérésie des temps modernes;* et si toutes les hérésies ne sont, à vrai dire, que l'épanouissement d'un vice premier de la nature humaine (Cf. GODEFROID KURTH, dans *Les Origines de la civilisation*), notre grand vice, à nous, dans notre siècle, ou même depuis quatre ou cinq cents ans, c'est l'orgueil. Nous n'avons retenu de la *Genèse* que le mot du serpent: « *Et eritis sicut Dii.* » (*Discours de combat*), 1re série, pp. 338-339. *Le besoin de croire.*) Ne peut-on pas dire que, par ces mots très justes et profonds, Brunetière, avant d'être devenu pleinement chrétien (1898), stigmatisait le *modernisme*, du moins dans sa principale cause? Plus tard, ayant la foi intégrale, il attaquait justement la méthode d'« immanence » : « ... A la méthode d'« immanence », vous opposez courageusement la méthode objective de démonstration, qui demeure la bonne, ou peut-être la seule, et à laquelle, en tout cas, la pre-

éveille telle intelligence ou touche tel cœur, en tel point de l'espace ou du temps. Mais ces cas individuels, comme le remarquait justement F. Brunetière, « ne laissent pas d'avoir une portée générale, à cause qu'aucun « motif de crédibilité » ne saurait être, pour ainsi parler, en dehors du plan du christianisme » : et donc ils peuvent « servir de point de départ à toute une direction de l'Apologétique ».

De fait, pour nous borner aux « cas » qui ont passé sous nos yeux, n'est-il pas évident que, tant qu'il y aura sur la terre de la douleur, des vices, des injustices et des inégalités sociales, et aussi des âmes nobles, éprises d'idéal, il y aura lieu de faire valoir aux hommes la puissance et la fécondité de

mière ne saurait servir que d'introduction et de préparation. » (Préface au livre de l'abbé L. Picard, p. VI.) Il serait donc souverainement injuste de le ranger parmi les *immanentistes* ou les *subjectivistes*, qu'il s'agisse de méthode ou simplement de tendance. J'ai déjà parlé de son *fidéisme*. Mais avec plus de raison, on le classerait parmi les *pragmatistes*, lui qui a tant insisté sur le *besoin de croire*... « Il faut vivre d'abord, la vie n'est pas comtemplation ni spéculation, mais action. » (*Après une visite au Vatican*). Et le pragmatisme peut s'entendre en un bon sens. La religion n'était pas, pour F. Brunetière, je ne sais quelle aspiration vers l'infini, un sentiment vague, une idée abstraite (cf. l'article sur la *Fâcheuse Equivoque*, où il dit son fait, avec une rude logique, à M. Auguste Sabatier) mais un ensemble de dogmes et de pratiques, nettement défini par Rome. Disons, si vous voulez, que ce vigoureux esprit, qui prétendait *utiliser* le positivisme en faveur de la religion catholique, avait quelque affinité avec M. William James. Mais il convient de ne pas trop insister sur ce rapprochement.

cette Église catholique qui offre à tous, aux ignorants et aux érudits, aux philosophes et aux simples, la vraie consolation dans les douleurs, le relèvement après les chutes, la charité divine qui seule peut guérir les plaies du corps social, une psychologie profonde, la seule morale efficace, ou encore la beauté de sa liturgie et la vérité touchante de sa mystique ? Ce qui se passe de nos jours confirme donc les leçons du passé. Les incrédules ont beau dire que cette Église est usée, qu'elle a fait son temps ; les conversions, dont la chaîne se déroule sans cesse, sont la preuve vivante qu'il y aura toujours, pour les esprits sérieux, pour les cœurs droits, *des raisons actuelles* de croire à ses dogmes, de pratiquer sa morale et de recourir à ses sacrements.

Toutefois ces convertis, qui sont allés à Dieu « avec toute leur âme », et dont les discours ou les livres, quand ils parlent de leurs convictions nouvelles, ont un son de sincérité qui ne trompe pas, n'ont pas eu l'heur d'emporter tous les suffrages. La sagesse des nations elle-même ne nous apprend-elle pas qu'on ne saurait contenter tout le monde ? Ils ont rencontré toutes sortes de contradicteurs : les uns, parmi leurs frères ; les autres, comme on devait s'y attendre, parmi nos ennemis.

Il faut reconnaître, en effet, non sans un

certaine tristesse, que les catholiques n'ont pas été unanimes à se féliciter des auxiliaires vigoureux que Dieu leur envoyait. Au début, à l'égard de certains retours, il y eut, souvent, crainte d'une nouvelle mystification. Notre candeur a été, une ou deux fois depuis une vingtaine d'années, si étrangement surprise, qu'il est bon de nous tenir sur nos gardes, et d'unir à la simplicité de la colombe, selon la recommandation de Jésus-Christ, la prudence du serpent; *les enfants de lumière*, à tort ou à raison, ne seront jamais aussi éveillés du côté des choses de la terre que les enfants du siècle. Mais les prudents ont dû rendre les armes devant l'éclat de la vérité. Quelques-uns cependant ont tenu bon dans leur scepticisme, pour une raison qui n'est pas tout à fait à leur louange. Dans la vie ou dans les écrits des nouveaux venus, ils ont trouvé certains actes ou certaines paroles qui leur ont causé une impression désagréable, contre laquelle ils n'ont pas pu ou n'ont pas voulu se défendre. Ils oubliaient tout bonnement que conversion n'est pas synonyme de perfection, et que ni les habitudes du vieil homme ne se perdent, ni les habitudes de l'homme nouveau ne s'acquièrent en un jour. Ils n'avaient sans doute, pour s'en aviser, qu'à rentrer en eux-mêmes et à consulter leurs souvenirs; mais, dans la besace que

nous portons, nous ne voyons, pour l'ordinaire, que la poche de devant où sont les défauts d'autrui. J'aime bien mieux le mot charmant d'un professeur à son jeune confrère. Il lui disait un soir, à travers la cloison qui séparait leurs deux chambres : « Mon cher ami, je vous félicite... — De quoi donc ? — C'est que chaque soir, sans y jamais manquer, vous montez votre réveille-matin. — Oui. Mais chaque matin, à peu près, je lui désobéis en restant sur l'oreiller. Je ne mérite donc pas vos éloges. — Si, si. Votre persévérance sera bientôt récompensée. » Nous devrions avoir constamment cette charité, ou mieux cette justice, en allant, les deux mains tendues et bien ouvertes, au-devant de ceux qui, de si loin, s'avancent vers nous. Mais, par exemple, sous prétexte que F. Brunetière avait gardé « un fond d'inquiétude et de pessimisme âcre, violent, tragique même [1] », et le ton grondeur du critique, dont il usait parfois envers les théologiens et les gens d'Église ; ou parce que ses habitudes d'esprit étaient différentes des nôtres ; ou bien parce que sa vie religieuse, qu'il conduisit humblement, n'avait pas l'éclat de sa vie publique, on jetait les hauts cris, malgré ses affirmations les plus solennelles, et on doutait de sa conversion. J'ai

1. Je reconnais que M. Victor Giraud (*op. cit.*, p. 25) applique ces mots, sans dénigrement, au penseur religieux.

déjà fait allusion à l'histoire de la Lettre aux Évêques et rappelé l'épithète de « soumissionniste[1] » qui ne laissa pas, malgré l'habitude qu'ont les batailleurs d'être ainsi traités, de lui être assez amère. Et que n'a-t-on pas dit de J.-K. Huysmans? Il avait chassé de son cœur, grâce à Dieu, le démon de l'orgueil et de la luxure. Son âme était transfigurée. Mais une autre force intérieure travaillait toujours son esprit : le démon littéraire, si j'ose ainsi parler, moins dangereux que l'autre, exaspérait ses sens d'artiste, poussait son réalisme à l'outrance, donnait à sa plume un tour sarcastique et rageur, faisait rabrouer par l'écrivain converti, dont la nature n'était pas complètement matée, non seulement les alliés de la veille, délaissés et quelquefois méprisables, mais ses nouveaux coreligionnaires dont les vertus ne parvenaient pas à lui masquer les défauts ni les faiblesses. Alors ceux-ci, piqués ou meurtris, au lieu de fermer les yeux, suspectaient la sincérité du chrétien, raillaient à leur tour son attitude « équivoque », parlaient d'exploitation littéraire. « Ses familiers, unanimes à attester la pureté, la simplicité, la candeur de sa foi, nous ont révélé avec quelle vivacité il a souffert de cette malveillance opiniâtre. Pendant son affreuse maladie, si quelqu'un

1. On l'appelait encore le « cardinal vert ».

lui disait combien il était ému par sa résignation, il répondait doucement : « J'espère qu'on ne dira pas encore, cette fois-ci, que c'est de la *littérature*[1] ! » Le vieil homme n'était donc pas tout à fait mort en lui; il ne meurt jamais tout à fait en nous. Mais, sans doute, Dieu permit ces souffrances, les plus douloureuses de toutes, pour purifier encore davantage l'âme de ses nouveaux chrétiens.

Les ennemis, eux, furent plus clairvoyants ou plus habiles. De tels retours les dépitent parce qu'ils traversent leurs plans et font incliner la victoire vers le drapeau de l'autre armée. Ils firent *chorus* avec certains catholiques pour embrouiller la question. Au fond, leur tactique était, elle est toujours, d'expliquer humainement et de rabaisser ces conversions, pour infirmer, autant qu'il est possible, l'hommage éclatant qu'en retire l'Église catholique. C'est de bonne guerre. M. Henry Gaillard a parlé, dans la *Revue pratique d'apologétique*, du livre de M. Sageret[2] sur quatre des littérateurs que j'ai pris pour sujet de cette étude : de son titre ironique, *Les* GRANDS *convertis*; de l'habileté perfide avec laquelle les citations sont cousues ou tronquées ; du parti pris qui éclate partout ; et des plaisanteries qui tiennent

1. *Revue Augustinienne*, 15 octobre 1907, p. 360.
2. 1er décembre 1906, pp. 308-313.

lieu d'arguments. Je n'aurai garde de revenir sur ces accusations méritées. Je veux seulement appuyer sur deux points où l'écrivain anticlérical a mis plus de venin, ce semble, que dans ses autres affirmations. Je les note dans sa *Préface* et dans sa *Conclusion*, où il parle de tout, où il mêle tout[1], comme pour tout obscurcir, même les questions les plus simples et les plus claires; et c'est en cela que consiste, à mon avis, sa plus grande habileté.

Au début de son étude, il se pose cette question, où l'on sent de prime abord l'attitude qu'il a prise et dont il ne se départira pas, et où l'on devine une sourde colère contre l'Église : « Quelle fureur pousse donc l'Église et la démocratie, ou du moins le parti démocratique, à se combattre sans cesse ? » La question est déjà mal posée en ces termes : à dessein, sans doute, pour aigrir le débat. Car je ne sache pas que l'Église ait jamais manifesté aucune *fureur*, je ne dis pas contre la démocratie, mais contre le parti démocratique : elle se défend seulement, avec douleur, contre les attaques injustifiées qu'on lui fait. Mais j'accepte la question ainsi formulée. L'auteur ajoute que,

1. Le *Syllabus*, le Loysisme, l'enfer, le conflit de la religion et de la science, la séparation de l'Église et de l'État, la tradition, les États-Unis, et cent autres affaires.

pour la comprendre et y répondre, il faut interroger les *grands convertis actuels*. Or, de l'enquête instituée, il ressort, dit-il, que le conflit entre le catholicisme et la démocratie est à la fois *doctrinal* et *historique*, c'est-à-dire fondé sur une doctrine et sur les faits.

1° *Doctrinal.* M. Sageret nous chante l'air connu : il fallait s'y attendre. Le parti démocratique, c'est la libre-pensée, et la libre-pensée, entendez-le bien, c'est la *Raison* et c'est la *Science*. La religion, l'Église catholique, au contraire, c'est la foi, c'est le dogme imposé *aveuglément* à l'intelligence, à la raison. « Le libre-penseur a l'avantage par la raison et par la science dont il dispose tout entières » (!)[1], tandis que le croyant se prive en partie de leur aide pour obéir aux dogmes qu'il s'agirait précisément de défendre[2]. » Il y a longtemps qu'on oppose ainsi la religion à la science et à la raison : et je sais presque gré à M. Sageret d'avoir été assez généreux pour nous accorder que, nous autres catholiques, nous pouvons, *en partie*, nous servir de notre raison. Leur siège est fait, à lui et à ses confrères de la libre-pensée. Il ne servirait peut-être à rien de leur

1. Le point d'exclamation est pour la langue autant que pour l'idée.

2. *Les Grands Convertis*, p. 241.

rappeler ces paroles de F. Brunetière : « Que ferons-nous ? Évidemment, nous ne sacrifierons ni la science, et encore bien moins l'indépendance de notre pensée. Si nous n'admettons pas que la science puisse jamais remplacer la religion... nous n'admettons pas non plus qu'on oppose la religion à la science. L'Église, aussi bien, ne le demande à personne[1]... » Croire à l'Église n'est pas, tant s'en faut, sacrifier sa raison : c'est, tout simplement, la protéger en lui donnant un garde-fou qui l'empêche de tomber dans l'abîme : le dogme « nous retient sans nous asservir ». Serait-il plus utile de répéter, que nous ne croyons pas sans motifs ; et même — comme le disait M. de Lapparent, un maître que M. Sageret peut-être ne récusera pas — que nous sommes fiers de mettre ces motifs « sous l'égide des grands noms de la science, en rappelant que ceux qui l'ont le plus honorée, les Képler, les Pascal, les Newton, les Ampère, les Cauchy, les

1. Parce que la science, bien conduite, sans prévention ni préjugés, ne saurait être contradictoire à la vérité religieuse. Il est vrai, pourtant, que la méthode, si parfaite soit-elle, ne préserve pas pratiquement de toute erreur. Et, d'autre part, le dogme catholique peut avoir un point d'appui sur la science, en particulier sur l'histoire par les faits dogmatiques, F. Brunetière l'admettait. Il eût donc reconnu volontiers que la science et la foi, tout en ayant deux domaines distincts, ne sauraient être complètement isolées l'une de l'autre. En tout cas, la foi, sans asservir la raison ni la science, leur est une « protection salutaire contre les caprices de la fantaisie individuelle ».

Hermite, les Pasteur, n'ont jamais pensé que de leurs découvertes pût sortir un affaiblissement quelconque des convictions profondes dont ils se sentaient animés[1] ? »

Mais M. Sageret précise, pour le condamner, le changement de tactique introduit dans la défense par P. Bourget et F. Brunetière. Aujourd'hui, dit-il, on ne cherche plus à établir le bien-fondé de la foi ; on n'établit plus, et on n'apporte plus pour preuve, comme les Apôtres, le miracle de la résurrection du Christ. Les nouveaux convertis ont fait un « retournement ». Ils vont à la religion par l'*utilité sociale*. « Pas de société sans morale ; pas de morale sans religion ; or, pour nous autres Français, la religion, c'est le catholicisme... De sorte que, si l'on veut résumer la polémique religieuse actuelle au point de vue doctrinal, il faut se représenter un dialogue peu courtois. — « Imbécile volontaire ! » dit l'anticlérical au catholi-

1. *Science et Apologétique*, p. 301. M. de Lapparent était lui-même un de ces grands noms de la science. Je suis heureux, à mon tour, de l'unir à ceux qu'il a cités, et de saluer, dans la mort, le savant consciencieux, le professeur éminent qui fut la gloire de nos Instituts catholiques. Il écrivait, en réponse à une consultation : « Je me plais à déclarer, non seulement que ma foi de catholique ne m'a pas été une gêne dans mes recherches scientifiques, mais qu'avec un perpétuel réconfort intellectuel et moral, j'ai recueilli, dans le milieu spécial où mon activité s'est exercée, une somme d'encouragements qui m'ont puissamment aidé à remplir ma tâche d'homme de science. » (*Revue pratique d'Apologétique*, 15 juin 1906, pp. 271-272.)

que. — « Criminel! » répond le catholique à l'anticlérical, « criminel, qui détruis la société pour amuser ton cerveau et satisfaire tes bas instincts! » Ainsi le catholicisme n'est plus une religion, mais une *sociologie*. Situation formidable, ajoute M. Sageret. Les nouveaux apologistes refusent le combat sur d'autres positions que la discipline sociale...

Ceci est une fausseté manifeste. Il est vrai que F. Brunetière, dans son œuvre commencée, n'a développé, comme dit M. V. Giraud, que « la première étape sur le chemin de la croyance » : celle qu'il avait faite lui-même, par l'étude de la morale sociale, pour arriver à la foi. Mais il ne devait pas s'en tenir là, pour son Apologie. Il allait aborder franchement les *difficultés de croire*, les difficultés *actuelles*, c'est-à-dire : les objections scientifiques, philosophiques, historiques, exégétiques, contre la Révélation ; et les objections contre l'Église *universelle*, *immuable* et pourtant *progressiste*, *infaillible*... Il avait déjà esquissé, ici ou là[1], les principales des solutions qu'il voulait donner. Enfin, dans la troisième et dernière étape, il devait prouver *la transcendance*, *la divinité de la religion chrétienne*[2].

1. *Discours de combat*, *Questions actuelles*, *Cinq lettres sur Ernest Renan*...

2. Cf. la Préface du livre de l'abbé PICARD, *La Transcendance de Jésus-Christ*.

En quoi, je vous le demande, y a-t-il « retournement » de l'apologétique traditionnelle? Je n'y vois que l'adaptation de la défense aux besoins du temps présent. F. Brunetière, du reste, était assez brave pour ne refuser le combat sur aucune position ; assez outillé et assez informé pour donner, sur tous les points, des réponses triomphantes et *actuelles* : ce qui est le rôle de l'apologiste.

On ajoute : « Mais F. Brunetière et P. Bourget ont dit : « La science et la religion sont sur « deux plans différents. » Ceci restera une affirmation audacieuse, réplique M. Sageret, tant que l'Église conservera vis-à-vis de l'histoire son attitude présente. Croire que le Christ est physiquement ressuscité, qu'il a réellement violé les lois de la nature par ses miracles, qu'une vierge a enfanté, c'est se mettre en opposition avec la science. Quand il s'agira de ces faits, on sera obligé d'opter entre la science et la religion, aussi longtemps que la religion leur attribuera une réalité historique ou que la science conservera le principe de la permanence des faits. Ce conflit est irréductible actuellement... » La bonne solution serait donc celle de l'abbé Loisy, qui voulait, au nom de la philosophie *subjectiviste*, « établir les dogmes et la recherche historique en deux domaines absolument séparés » et sou-

tenait aussi que la vérité en dogme pourrait être la fausseté en histoire : « hérétique aujourd'hui, il sera orthodoxe... demain ! »

A quoi F. Brunetière a répondu, d'avance, qu'une telle philosophie repose sur un principe gratuitement affirmé, à savoir, la négation du surnaturel. « On refuse de croire, disait-il, à la résurrection du Christ parce qu'un historien ne peut pas croire à la résurrection d'un mort, parce qu'un philosophe ne peut pas admettre de dérogation aux lois de la nature, et parce qu'un savant, s'il sait quelque chose avec certitude, c'est que jamais mortel n'est ressuscité d'entre les morts. » Il ajoutait, à son tour, avec un grand sens : « La vraie réponse est celle-ci : que la négation du surnaturel dans l'histoire est, selon toute apparence, la négation de la loi de l'histoire ; et la négation du surnaturel dans la nature, sans ombre d'hésitation ni de doute, la négation de la liberté de Dieu[1]. » L'histoire, du reste, n'a qu'à enregistrer les faits dûment constatés par le témoignage. Y mêler un principe gratuit de métaphysique kantienne et naturaliste, comme l'a pratiqué l'abbé Loisy, l'Église ne le peut faire sans contredire la raison elle-même et la « loi de l'histoire ». Le « conflit » n'est donc irré-

1. *Discours de combat*, dernière série : *Les difficultés de croire*, pp. 212-214.

ductible que pour ceux qui nient l'existence de Dieu. En fait, pour ceux qui l'admettent, la science et l'histoire ne peuvent rien contre le miracle, pas plus que l'exégèse contre la Révélation...

Mais le conflit est encore

2° *Historique*, c'est-à-dire *social* et *politique*. L'Église, chez nous, va au rebours de la démocratie. Elle tend « à devenir en partie (ici encore, M. Sageret garde prudemment une porte échappatoire !) une religion de classe ». M. Huysmans n'affirme-t-il pas que « le catholicisme actuel flatte le riche et méprise le pauvre » ? D'après P. Bourget, « la religion traditionnelle de la France a pour avantage principal d'être le support tout préparé d'une classe aristocratique dirigeante ». En politique, il en va de même. « C'est un fait assez connu que l'opinion catholique française en immense majorité a toujours été, depuis soixante-dix ans, plus ou moins antirépublicaine ou antiparlementaire. Ses représentants siègent à droite. Tout au plus quelques-uns se hasardent-ils jusqu'au centre. On ne vit guère de catholiques ni parmi les radicaux, ni parmi les socialistes ni parmi les anciens opportunistes, même avant le règne du Bloc. Et l'Affaire (elle devait venir!) montra les catho-

liques syndiqués pour un autre intérêt que celui de leur foi... »

Bien entendu, « nos convertis sont le fruit et l'indice de ce mouvement catholique ». Et on en donne assez péniblement des preuves. Rappelons-les, si étranges qu'elles soient. Tous les quatre sont Académiciens; M. Huysmans était, lui, de l'Académie Goncourt! Tous les quatre sont des bourgeois : aucun de nos *grands* convertis n'a l'oreille du prolétariat. Ils sont de l'opposition : P. Bourget est royaliste; et, si les trois autres sont républicains, « la République actuelle n'excite pas leur enthousiasme ! » Dans l'Affaire, ils furent, tous les quatre, du côté que vous savez... Voilà. L'Église n'a pas lieu de se vanter de ces adhérents nouveaux, assez mal désignés pour servir ses affaires devant le peuple.

A ce mouvement catholique, y a-t-il une explication, une cause? « C'est la tradition... Nos convertis sont tous des traditionnels, et pour eux la grande force du catholicisme réside en la tradition... L'hostilité de notre démocratie lui vient de là, et de là seulement... Le catholicisme garde une empreinte profonde de l'ancien régime ; il reste *réactionnaire*... Si on l'a détaché du *cadavre de la royauté*, il en garde l'odeur. Ses instincts monarchiques persistent jusque dans son acceptation de la

République: la plupart des catholiques n'abandonnent, en effet, les vieux partis que pour aller au *nationalisme*. — Ici M. Sageret invoque P. Bourget, « *plus clairvoyant que ses confrères* lorsqu'il sépare le catholicisme de la démocratie au nom de la Science, la Science étant pour lui *la tradition*[1]! » Il lui était difficile, vraiment, de se servir des autres à cette fin.

Le remède? Ce que le temps a fait, le temps le défera peut-être. Malheureusement nos grands convertis n'y travaillent pas. Aussi bien, pourquoi font-ils de la religion une affaire sociale? Pie X, non plus, qui, par sa définition de la propriété privée, interdit aux catholiques les opinions collectivistes!! La loi sur les congrégations, de même: en détruisant les écoles confessionnelles du peuple, et en laissant subsister celles de la bourgeoisie, elle a réduit « la clientèle catholique » à une bonne moitié de la bourgeoisie...

Conclusion : « Si l'on a le droit de prendre au sérieux le conflit entre la religion et la démocratie, on s'infligerait peut-être des maux

1. M. Sageret fait allusion au dialogue tragique de Crémieu-Dax et de Jean Monneron. A celui-ci, qui vient de se convertir, l'autre, le socialiste, crie: « Ose prétendre que tu dois être catholique scientifiquement! — Scientifiquement, oui! répond Jean. » Et dans cet adverbe, il met plus que la tradition, malgré ce qu'en dit M. Sageret : il y met son *expérience individuelle*, avec l'expérience sociale. (*L'Étape*, p. 509.)

de nerfs superflus en le prenant au tragique. » L'auteur, comme on le voit, fait une pirouette, à la façon d'Anatole France, et salue son lecteur.

Faut-il donc le « prendre au sérieux » lui-même, et répondre à tous ses arguments, si mêlés, où je reconnais que parfois une once de vérité s'égare parmi beaucoup d'erreurs ? On comprendra que je ne dise rien de la politique : la politique est un terrain trop brûlant, où je me suis interdit d'entrer. Sur le terrain social, je ne ferai qu'une toute petite excursion : quelques remarques rapides, non pour défendre l'Église — cela dépasserait les bornes de ce travail — mais pour remettre les choses au point, à propos de nos « convertis ».

Il est loisible à P. Bourget, ce me semble, de s'intéresser aux « classes dirigeantes » — elles sont assez malmenées par nos démocrates pour qu'un écrivain s'intéresse à elles — et il lui est permis, au besoin, de morigéner le peuple-roi. Pourquoi celui-ci en saurait-il mauvais gré ? Le plus grand et le plus majestueux des rois de l'ancien régime supportait bien les admonestations sévères d'un Bossuet et d'un Bourdaloue ! Et de quel droit lui reprocherait-on, sous prétexte qu'il est catholique, même ses opinions « réactionnaires », son allure « action française » ? Est-ce qu'on fait un crime à

la libre-pensée des « idées monarchiques » de M. Maurras, qui est dans le même camp politique que P. Bourget? Personne, parmi nous, n'y a songé. L'Église, qui n'est d'aucun parti ni d'aucune caste, n'est-elle pas fondée pour tous les hommes : non seulement pour les humbles et les pauvres, qui doivent avoir toujours ses préférences comme ils avaient celles de Jésus, mais encore pour les riches et les grands, à qui elle prêche le royaume des cieux par la justice et la charité?

Pour les trois autres — bien qu'ils soient Académiciens — à qui fera-t-on croire, raisonnablement, que leurs paroles et leurs actes sont en opposition avec la démocratie? F. Coppée, poète, peu bourgeois par ses origines, n'a de toute sa vie, chanté que les humbles. Huysmans a rabroué tout le monde, les grands et les petits, les premiers plus que les autres; et, s'il a salué profondément à Lourdes, et justement les riches qui se font les humbles serviteurs les brancardiers et les infirmiers des pauvres malades, on sent à lire les livres qui ont suivi sa conversion et notamment *Sainte Lydwine de Schiedam* et *Les Foules de Lourdes*, que ses sympathies les plus franches vont au peuple. Serait-il téméraire également de soutenir que l'occasion déterminante de la conversion de Brunetière fut sa conversation avec Léon XIII

le grand Pape des ouvriers? Non, sans doute; et d'autres l'ont dit, et, je crois, lui-même. Et, au risque de faire accuser ou soupçonner d'américanisme le démocrate F. Brunetière, qui aimait vivement à remettre sur le tapis cette question des rapports de la démocratie avec le catholicisme, je veux citer de lui les lignes suivantes, qui sont très suggestives : « Je me rappelle avoir lu, dans la *Vie du Père Hecker*, qu'après avoir traversé plus d'une secte... l'un des plus puissants motifs, l'un des motifs déterminants de sa conversion définitive au catholicisme fut la satisfaction et le frein, *le frein et la satisfaction*, que le catholicisme lui semblait seul capable de donner à ses instincts populaires et démocratiques. Il avait commencé... par être ouvrier boulanger. Ce dur apprentissage de la vie m'a été épargné! Mais, comme lui, je n'ai trouvé que dans le catholicisme le frein et la satisfaction des mêmes instincts et du même idéal[1].

> Ayant la nuque dure aux saluts inutiles,
> Et me dérangeant peu pour des rois inconnus,

je n'ai trouvé que là la justification de la devise à laquelle je continue de croire (*Liberté*,

1. Il met en note : « On pourrait résumer d'une manière plus saisissante encore, — ce qui ne serait d'ailleurs paradoxal qu'en apparence — l'histoire de la conversion du P. Hecker, en disant qu'il se fit « catholique » pour pouvoir être ou demeurer impunément « démocrate ».

égalité, *fraternité*), et dont j'ai tâché de vous montrer que, si le fondement ne s'en rencontrait que dans l'idée chrétienne, là aussi, et là seulement, s'en pouvait rencontrer la véritable interprétation[1]. »

Avec cette déclaration, et d'autres semblables, on peut, dans le cas présent, sourire des efforts de M. Sageret qui essaie de diminuer, par une série de piqûres d'épingle, l'importance de cette adhésion, et qui trouve sans doute qu'avec Brunetière l'Église risquerait vraiment d'avoir trop d'influence, même sur les intérêts terrestres de la société ! Son livre, encore une fois, n'a été fait que pour amortir les coups que les « retours » de nos convertis donnèrent au camp de la libre-pensée, et pour creuser plus profond, très profond en France, le fossé entre l'Église et la Science, entre l'Église et le Peuple. Je n'avais donc pas tort d'appuyer sur la valeur considérable de leur témoignage. L'attitude chagrine des adversaires ne l'a fait que mieux ressortir.

V

J'aimerais encore à remuer avec vous une autre idée, qui me paraît se rattacher tout naturellement aux précédentes. Elle est de

1. *Discours de combat*, nouvelle série, pp. 46-47 : *Les raisons actuelles de croire.*

moindre importance, sans toutefois manquer d'intérêt.

Pour les libres-penseurs, c'est chose entendue (à tout le moins désirée), que les catholiques, comme tels, n'ont pas de talent ni de science véritable. La religion, qui est grave et austère, les rend, lorsqu'ils prennent la parole ou tiennent une plume, parfaitement fades et ennuyeux : *ton prêcheur*, *style de Semaine religieuse*, *genre scolastique*, sont les aménités les plus douces qu'on leur jette à la tête, pour marquer ce à quoi ils peuvent tout au plus atteindre. Le dogme, qui est un asservissement pour la raison, empêche par ailleurs toute recherche personnelle dans le champ des sciences, de l'histoire ou de l'exégèse, puisque, dit-on, « tout est dicté d'avance » ! Et, comme les sujets pimentés leur sont interdits, il suit que, dans le domaine des lettres comme dans celui des recherches scientifiques, ils ne peuvent produire rien qui vaille ou rien qui plaise. On hasarde bien, pour répondre à ce coup droit, quelques noms : Bossuet, Pascal, et tant d'autres du XVII^e^ siècle ; un moindre nombre du XVIII^e^ et du XIX^e^ ; et on cite des savants, comme Hermite, Pasteur, de Lapparent, pour ne parler que morts. Mais les uns sont si vieux, et les autres sont si rares ! Cette opinion, habilement propagée par les adversaires, est devenue pres-

que un dogme pour les catholiques eux-mêmes, qui, en moutons dociles, reçoivent la leçon toute faite et, pratiquement, s'y tiennent : ils ne lisent pas, ou que fort peu, les auteurs catholiques. Cet « état d'âme », qui a laissé s'organiser contre nous la conspiration du silence, et qui a favorisé ce parti pris, j'ose dire même cette injustice, n'est peut-être pas près de finir... Cependant, de nos jours, les catholiques deviennent plus braves et prennent conscience de leurs forces.

Mais lorsque, du camp opposé, un homme de grand talent, un Louis Veuillot, un Brunetière, revient à l'Église et à Dieu, il y a, dans le bercail fidèle, une grande joie, et, chez les ennemis, une vive déception, avec des cris de rage étouffés. Aux uns c'est une parure qui leur arrive, à laquelle il semble qu'ils n'étaient pas habitués. Pour les autres, ils en reçoivent un choc qui, dans le moment, paralyse leur attaque. Mais prenons garde : l'ennemi veille, il ne désarme jamais. Quand Jules Lemaître, le délicat artiste que vous connaissez, l'écrivain à la langue si limpide et si agréable dans son élégante simplicité, passa tout simplement au nationalisme, il ne manqua pas de gens pour dire, aux premiers discours et aux livres qu'il y donna, que son talent, comme sa manière, s'était étrangement déconsidéré.

Pascal a écrit, avec raison, que notre propre intérêt est un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux[1] ! De même, timidement d'abord, comme en sourdine, puis avec plus de confiance, et enfin d'une voix plus ferme et plus claironnante, on proclame, ou que les néophytes n'ont jamais eu l'esprit qu'on leur attribuait, et on les déchire à belles dents ; ou que, depuis leur rétractation, c'en est fait de la vigueur de leurs facultés natives et des charmes de leur style. La foi est un éteignoir ; il convient de pleurer sur ces lumières disparues. Et on pleure de vraies larmes... de crocodile. M. Sageret, que j'ai tant cité déjà, ridiculise ouvertement Huysmans, plaisante le prosaïsme cocardier de F. Coppée, relève les « barbarismes » de P. Bourget en essayant de montrer, par un jeu de mots, « qu'il a méprisé les *traditions* de la prose française », et, n'ayant sans doute rien à dire de la langue de Brunetière, s'applique seulement à faire ressortir le ton paradoxal, l'intransigeance et le « mode contradictoire » de son esprit !

Peut-être un ton aussi frivole réjouira-t-il les Homais de nos chefs-lieux de canton. Peut-être même fera-t-il quelque impression sur des catholiques faibles et peureux. Mais les hommes sérieux hausseront les épaules,

1. *Pensées*, art. 3, 3.

et, se rappelant les dernières productions de nos convertis, jugeront que leurs nouveaux écrits ont une allure tout autre, à la fois plus touchante et plus large, que les anciens.

Si F. Coppée a produit moins de vers dans ses dernières années, n'en accusons, hélas ! que les glaces de l'âge, et les douleurs lancinantes de la maladie. Mais *La Bonne Souffrance* est un livre plus émouvant que tous ses aînés.

Quelle décadence a-t-on pu signaler dans le talent de F. Brunetière, depuis la « Visite au Vatican » ? Avec une érudition toujours aussi ample et aussi nourrie, n'avait-il pas la même vigueur de raisonnement, une logique aussi éloquente, une pensée tout aussi incisive et tout aussi ferme, et plus de chaleur de conviction ? Son intelligence, au lieu de s'affaiblir, s'était élargie, et son cœur avait puisé dans la foi une ardeur nouvelle qui se communiquait à ses auditeurs et à ses lecteurs dans ses discours et dans ses livres.

Le catholicisme n'a fait qu'affiner, en P. Bourget, le psychologue. Sans doute, l'auteur, depuis son retour à Dieu, a résolu moins de *cruelles énigmes* et raconté peu de *crimes d'amour*. Mais, dites-moi, qui songe à s'en plaindre ? Ses romans sociaux, comme *L'Étape*, *Un Divorce*, *L'Émigré*, sont de nature à nous en consoler abondamment. Si ces livres étaient

sans portée, s'y attaquerait-on de toutes parts avec l'acharnement qu'on y met?

Quant à J. K. Huysmans, s'il avait gardé quelques défauts, presque tous ses défauts d'autrefois, comme ses qualités éclataient, plus vigoureuses et plus chaudes, dans ses derniers ouvrages! *La Cathédrale*, *Sainte Lydwine*, *L'Oblat*, et surtout *Les Foules de Lourdes*, contiennent des pages substantielles, savoureuses, éloquentes, toutes vibrantes de vérité, toutes ruisselantes de vie.

Nous autres, catholiques, nous pouvons en avoir quelque fierté : notre foi, loin de nuire à l'art, le purifie et l'exalte; elle lui ouvre de nouveaux horizons; elle lui donne un son plein et fort, une ampleur et une éloquence prestigieuses qu'il ne se connaissait pas, un coloris frais et vif à faire sécher de dépit toutes les Loges de l'univers.

VI

Il est temps peut-être de conclure.

L'Église a raison d'être joyeuse, autant que fière, de ces recrues qui viennent grossir son armée. En se levant ainsi continuellement, dans tous les siècles, pour se ranger sous son drapeau, elles sont une preuve péremptoire de sa vitalité divine, et aussi de cette plasticité

merveilleuse qui la fait, malgré l'immutabilité de ses dogmes et de sa morale, s'adapter à tous les temps, à toutes les races, à tous les climats, à toutes les civilisations, à toutes les intelligences et aux tempéraments les plus divers. Elle s'en va par le monde, prêchant à toute créature, selon la recommandation de son divin Fondateur, une doctrine qui paraît dure — *durus est hic sermo* [1] — parce qu'elle dépasse notre raison et s'oppose à nos passions impérieuses. Cependant elle est écoutée ; et les plus belles intelligences, pourvu qu'elles ne soient pas rongées par le cancer de l'orgueil, se mêlent, au pied de ses chaires, à la foule croyante des petits et des ouvriers, et obéissent à ses commandements. C'est que le Christ est toujours jeune, vivant et conquérant : Il était hier, Il est aujourd'hui, Il sera demain ; et l'Église catholique, l'œuvre du Christ, que ses ennemis proclament toujours mourante, participe à son immuable jeunesse et à son action. Elle se venge même très noblement de ses adversaires, en priant pour eux, puis en faisant chez eux de magnifiques conquêtes.

Ces recrues de choix sont une réponse topique à l'affirmation erronée, mais assez répandue, d'après laquelle « le croyant croit et ne pense guère ». « Car, dit-on, même intelligent,

1. S. Jean, ch. vi, v. 61.

il ne sait pas bien pourquoi il est catholique, s'il n'a jamais cessé de l'être[1]. » Il est possible, en effet, que quelques hommes intelligents se contentent ainsi, bien à tort, de la foi du charbonnier. En tout cas, ceux qui passent de l'incrédulité à la foi ne le font pas sans brisure ni sans beaucoup de raisonnements et de réflexion. Par cela même, leur démarche nous est doublement chère, comme elle est d'autant plus douloureuse, par contre-coup, pour les incrédules militants.

En même temps, par ce travail intérieur, ils saisissent mieux, et nous font mieux saisir, en quoi consiste *actuellement* le débat entre les soldats de l'Église et les soldats du « monde »; quelles objections la science *actuelle* suscite à nos dogmes; quelle défense et quels arguments il faut employer pour en venir à bout. Ils sont une grande lumière pour l'Apologétique : par leurs hésitations et leurs luttes, ils deviennent, pour ceux qui s'appliquent à l'étude de la religion, comme les esquisses et les linéaments des tableaux des maîtres pour les élèves qui veulent apprendre le dessin et la peinture. Un saint Paul, nourri dans le judaïsme et l'hellénisme[2], un saint Augustin, qui avait parcouru la philosophie grecque et romaine et s'était

1. *Les Grands Convertis*, p. 10.
2. A Tarse, où il y avait des écoles célèbres.

égaré dans le manichéisme, enseignaient plus efficacement aux autres où devaient se porter leurs efforts. Mais, sans trop les mettre en cause tous les deux, ni surtout les comparer à nos modernes convertis, parce que l'un fut illuminé directement par le Christ, et que l'autre est peut-être le plus grand génie du Christianisme, est-ce qu'un Newman et un Manning, par exemple, ne sont pas pour nous, dans la bataille des idées où se joue le sort des âmes, un incomparable appoint? De même, toute proportion gardée, un F. Brunetière, bien que je ne songe pas, même de très loin, à en faire « un Père de l'Église ». Il vous souvient peut-être du programme d'action, sinon complet, du moins très actuel et très beau, qu'il traçait à Tours, le 23 juillet 1901, pour la « Jeunesse catholique ». Relisons-le ensemble, s'il vous plaît, pour en goûter la sévère grandeur et l'à-propos.

« ... Voyez les choses comme elles sont[1]. Vous avez affaire à des *intellectuels* et vous ne gagnerez rien que sur eux et contre eux. C'est à eux qu'il s'agit de montrer que la science, en dépit de certains savants, n'a rien pu ni ne pourra jamais rien contre la religion. « Ce sont « des domaines séparés, a dit Claude Bernard,

1. Il venait de dire que, pour avoir raison de nos adversaires, l'*action sociale* ne suffit pas.

« dans lesquels chaque chose doit rester à sa « place.» Et il ajoutait : « C'est la seule manière « d'éviter la confusion et d'assurer le progrès « dans l'ordre physique, intellectuel, politique « et moral. » C'est aux *intellectuels* et contre eux qu'il s'agit de montrer que, pas plus que la science n'a supprimé le mystère, pas plus l'immutabilité des lois de la nature n'a fermé le monde, pour ainsi dire, à l'action du surnaturel. Il s'agit de leur montrer que, bien loin de s'opposer au développement du progrès religieux, l'immutabilité du dogme en est la condition; que cette immutabilité du dogme est l'unique fondement de la morale, s'il n'y a pas de morale sans un *impératif* qui la commande et sans une sanction qui l'assure; que cette morale, la morale du *Décalogue* et du *Sermon sur la montagne*, est le bien commun, indivisible, universel, inaliénable, de l'humanité tout entière; que le vrai progrès, le seul peut-être qui soit digne de ce nom..., serait de réussir à graver dans tous les cœurs les prescriptions de cette morale; et qu'enfin, ce progrès, le christianisme est seul capable de le préparer et de le consolider; j'entends le christianisme épuré de tout esprit de parti et rendu, pour ainsi dire, à son universalité[1]. »

1. *Discours de combat*, nouvelle série, pp. 119-120. *L'action catholique.*

La citation est longue, j'en conviens, mais je n'ai pas cru devoir trop l'abréger, ne fût-ce que pour faire toucher du doigt le service que l'Église peut attendre des esprits de cette envergure, et de cette trempe, quand la force de la vérité les lui amène. Ce programme, ou plutôt ces quelques idées qui lui étaient chères, le conférencier, devenu franchement catholique, les a développées, ici ou là, au hasard des circonstances ; et il se proposait de les creuser plus profondément dans sa grande construction apologétique. Aussi un autre Académicien a pu dire de lui, au lendemain de sa mort, qu'il était « l'un de ces rares laïques contemporains qui eussent lu la *Somme* de saint Thomas, le seul capable de récrire cette *Somme* pour notre âge[1] ».

Qui le sait ? Et que valent de tels jugements ? Mais M. de Vogüé, par ce salut au lutteur tombé sur la brèche avant l'âge, entendait louer l'immensité de son érudition, constamment tenue à jour, et la vigueur peu commune de sa dialectique. Cependant — et cette autre conclusion de mon travail sera probablement, pour plus d'un, assez imprévue — j'aimerais mieux que cette *Somme*, s'il était possible à quelque contemporain de la

1. Vte Eugène-Melchior DE VOGÜÉ : Ferdinand Brunetière, *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1907.

reprendre et de la récrire, fût faite par une intelligence qui eût toujours été vierge d'erreur et d'hérésie. Voyez, en effet, ce qui se passe, de notre temps, autour du nom et de la doctrine de Newman ; combien l'illustre converti, malgré l'absolue pureté de ses intentions, nettement hostiles au modernisme, et la sérénité de sa foi, serait-il navré de voir que plusieurs, et en Angleterre et chez nous, interprètent si mal son enseignement! C'est que les habitudes intellectuelles, malgré qu'on en ait, laissent dans l'âme une empreinte durable[1]. Je préférerais donc, pour cette tâche, un grand esprit nourri dès l'enfance dans le goût de la vérité catholique, et, en même temps, largement ouvert aux besoins et aux aspirations de son siècle : un Thomas d'Aquin ressuscité, un Bossuet non gallican; ou, à un étage inférieur, un Pie, un Freppel, un d'Hulst... Qu'il se lève donc; et que, dans la nuit où tant d'opinions s'entre-choquent, il vienne à notre aide ; qu'il bâtisse pour nous ce « palais d'idées » où d'autres voyageurs, fatigués de tous les systèmes qui éclosent, pourront se

1. De tels hommes, si honnêtes, si intelligents et si chrétiens qu'ils soient, ne se montrent pas toujours, « sur les nouveautés de doctrine, prudents jusqu'au scrupule et soupçonneux jusqu'à la prévention ». Je goûte beaucoup cette parole et ce sentiment de Louis Veuillot, qui fut, lui, un si admirable converti et un soldat si vaillant de l'Église catholique.

reposer quelque temps dans la paix de l'âme, dans la joie de la lumière et de la vérité ! *Exoriare aliquis !...*

En attendant, remercions Dieu qui, des chemins de l'erreur où elles s'étaient égarées, ramène de hautes intelligences au chemin de la vérité, au foyer de l'Église catholique, pour être, à la fois, et un argument victorieux en sa faveur et, dans le combat, de très précieux auxiliaires. Car, ce besoin de Dieu, qui tourmente l'âme humaine, ils ont prouvé, une fois convertis, et par les arguments de leurs livres, et mieux encore, par leur vie, qu'il ne peut être pleinement satisfait que dans l'Église catholique...

Paris. — Imp. Levé, rue Cassette, 17. — S.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

MÊME LIBRAIRIE

Dieu, l'Ame, Jésus-Christ, l'Eglise

Seize Conférences faites aux étudiants contenant *une Exposition raisonnée des preuves* de la Religion, *utile* à toutes les personnes désireuses de s'éclairer et d'instruire

Par **Louis BOUCARD**

VICAIRE A SAINT-SULPICE

1 vol. in-16 couronne..... 3 fr.

LE PÉCHÉ D'INCROYANCE

Par le **R. P. BADET**

PRÊTRE DE L'ORATOIRE

2e édition. 1 vol. in-18 jésus de 350 pages..... 3 fr. 50

PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU

Par le **chanoine Th. DUBOT**

Dr EN THÉOLOGIE, SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE PHILOSOPHIE DE VANNES

1 vol. in-18 jésus..... 2 fr. 50

La Croyance religieuse

et les Exigences de la Vie Contemporaine

Par l'abbé **Ph. PONSARD**

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A L'ÉCOLE MASSILLON

1 vol. in-16 double-couronne..... 3 fr.

Pourquoi l'on doit être chrétien

Par **M. LEPIN**

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE THÉOLOGIE CATHOLIQUE DE LYON

Brochure in-16 couronne, 64 pages. *4e mille*..... 0 fr. 50

Les 100 exemplaires, *franco en gare*..... 35 fr. »

MES PETITS GARS

HISTOIRES ET METHODE VECUES

PAR

UN VICAIRE DE CAMPAGNE

Préface de **M. le chanoine CROSNIER**

PROFESSEUR AUX FACULTÉS CATHOLIQUES DE L'OUEST, DIRECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT LIBRE ET DES ŒUVRES DE JEUNESSE DANS LE DIOCÈSE D'ANGERS

In-16, XIV-142 pages..... 2 fr. 50

Paris. — DEVALOIS, 144, av. du Maine (11, dans le passage).